



HAL
open science

Les périphrases verbales 'progressives' en anglais, espagnol, français et gallo : aspect, phénoménologie et genèse du sens

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Les périphrases verbales 'progressives' en anglais, espagnol, français et gallo : aspect, phénoménologie et genèse du sens. C. Bracquenier & L. Begioni. L'aspect dans les langues naturelles. Approche comparative, Presses Universitaires de Rennes, pp.93-136, 2012, 978-2-7535-2022-6. hal-00770369

HAL Id: hal-00770369

<https://hal.science/hal-00770369>

Submitted on 5 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les périphrases verbales « progressives » en anglais, espagnol, français et gallo : aspect, phénoménologie et genèse du sens

Dans la liste de langues données en titre, et de manière générale dans des langues multiples et typologiquement variées, il existe dans le système verbo-temporel des périphrases verbales dédiées à l'expression de l'accomplissement, l'action en cours, la durée, le déroulement. Un modèle connu est l'association d'un auxiliaire « être » à un participe présent ou un gérondif (selon la terminologie en vigueur pour la langue considérée et les éventuelles dyades comme en français). Le modèle archétypal est *be + V-ing* anglais (*I'm singing in the rain* « je chante sous la pluie »), mais on observe des variations d'une langue à l'autre : coexistence de plusieurs verbes signifiant « être » (espagnol *ser* vs *estar*) ; concurrence de plusieurs périphrases d'inaccompli (gallo *eytr a* vs *eytr +* participe présent).

1. *Be + -ing* en anglais : modèles existants et perspectives

Ces périphrases ont fait l'objet de traitements diversifiés. La tendance générale consiste à souscrire implicitement ou explicitement à l'idée selon laquelle l'acte de langage « exprimerait » une « idée » du locuteur et « l'encoderait » en une chaîne de formes physiques percevables et « décodables » par un allocutaire-récepteur, chaque mot « renvoyant » lui-même à des entités extralinguistiques du monde percevable qu'il symboliserait. Si l'on adopte une sémantique référentialiste, la forme aspectuelle correspond au point de vue subjectif que j'adopte, l'instant-repère constitutif de l'aspect grammatical, relativement à l'aspect objectif et lexical de l'évènement considéré (son *Aktionsart*, sa télélicité etc.) : par l'aspect lexical l'évènement reçoit pour profil sa durée, support d'un déroulement avec ou sans mutation, et éventuellement ses bornes ; et par l'aspect grammatical je porte mon regard sur l'ensemble du schème ou l'une de ses étapes (amorçage, déroulement, clôture, respectivement marqués par l'infinitif, le gérondif, le participe passé). Si l'on adopte une sémantique conceptualiste comme en grammaire cognitive, on dira de la forme qu'elle symbolise un schéma de représentation typique modélisable par une topologie, pas nécessairement iconique du « réel » dont on parle, mais largement inspiré par lui dans l'expérience récurrente du monde par le sujet.

1.1. Psychomécanique du langage

La sémantique guillaumienne est en principe plus performante en ce qu'elle prévoit le *temps opératif*, temps psychologique spéculatif infinitésimal dont la matérialité a toujours été objet de controverse parmi les disciples : le temps opératif est le temps théoriquement requis pour réaliser le parcours mental d'un niveau de construction à un autre dans un système donné ; pour le verbe, la chronogenèse, ou opération de genèse de l'image-temps, permettrait de transiter d'un niveau primitif et stylisé, le « mode quasi nominal » porteur des distinctions aspectuelles élémentaires (infinitif : inaccompli intégral, gérondif : partage entre inaccompli et accompli partiels, participe passé : accompli intégral) et l'indicatif, mode terminal porteur des distinctions temporelles raffinées et relatives à l'expérience subjective de l'instant présent

(époques passée, présente, future, et temps représenté comme ascendant ou descendant relativement au seuil présent), avec entre les deux un éventuel mode subjonctif (selon les langues) prévoyant dans le domaine de la modalité la distinction des cinétismes ascendant et descendant mais pas celle des distinctions temporelles d'époques relative au présent. Le système est élégant et cohérent, il paraît en adéquation avec quelques indicateurs morphologiques judicieusement choisis, mais il se fragilise dès que l'on accroît l'emprise morphologique sur la diversité des conjugaisons selon les groupes ; beaucoup d'affirmations relèvent somme toute du dogme, se présentent comme des nécessités inévitables et péremptoires, et la question de la formation d'un tel opérateur cognitif par l'enfant à partir de l'expérience dispersée qu'il peut avoir des occurrences flexionnelles de ses saisies actualisées est à peine explorée. Le système n'est pas à proscrire globalement, il s'applique parfois bien mieux à d'autres langues comme le basque (Bottineau 2005), mais comme le suggère Curat (1983), pour qu'il devienne réellement opérationnel pour le français, il faudrait au moins en consolider l'assise morphologique.

Et surtout, le plus grave selon moi, est que cette appareil théorique, pour impressionnant qu'il soit, accouche d'une souris : il fait à peine plus que hiérarchiser l'ordre supputé d'obtention des représentations aspectuelles, modales et temporelles associées à chaque flexion réputée « intercepter » l'exécution de la chronogénèse en un instant de son développement ; ces valeurs hiérarchisées, hormis la distinction temps ascendant / temps descendant, sont classiques, référentialistes, « physico-mimétiques » : trois aspects de l'événementialité, trois époques de la temporalité, et des raffinements dans la quantification des segments d'accompli et d'inaccompli selon la contextualisation des formes verbales (transition actualisatrice du signifié de puissance au signifié d'effet). En retirant ces représentations de l'axe du temps opératif et en faisant abstraction des cinétismes ascendant et descendant, il reste le trimorphe pottierien, c'est-à-dire une formalisation topologique de l'expérience intuitive de l'expérience immédiate érigée en « niveau conceptuel », sans autre pouvoir explicatif qu'un système de correspondances symboliques entre des positions et des signes. Ainsi les schématisations guillaumiennes de l'aspect, malgré l'originalité de la « précocité » du mode quasi nominal sur l'axe du temps opératif, ne sont-elles rien d'autres que des figurations topologiques intuitives et mimétiques de l'aspect conçu comme trio passé-présent-avenir détaché de l'instant présent absolu et repérable relativement à n'importe quel repère, réel (un moment du passé ou du futur) ou fictif (un moment imaginaire, au subjonctif par exemple). Le problème est que si l'esprit génère une cascade de structures conceptuelles par le temps opératif, il n'a pas besoin de s'inspirer mimétiquement de l'expérience pour les former et les hiérarchiser, et s'il hiérarchise des représentations schématiques de source mimétique, même reprofilées, il n'a pas besoin d'une cascade générative telle que le temps opératif pour les engendrer. Cette dernière position est celle adoptée par la grammaire cognitive de Langacker, pour qui les structures morphosyntaxiques permettent l'interprétation des topologies qu'elles symbolisent, elles-mêmes formées dans l'expérience sensible du monde matériel.

Que les formes signifient des saisies dans des processus mentaux dynamiques (psychomécanique) ou à des profilages de configurations topologiques symboliques (grammaire cognitive), l'encodagisme (*encodingism*) se heurte toujours à des difficultés : une approche symbolico-mimétique sera mise en porte-à-faux par les cas de non-correspondance entre l'expérience et le dit, et une approche mécaniste ne rendra pas compte de l'effet sémantique de ces exemples réfractaires. Prenons le cas de l'anglais :

- A-t-on nécessairement *be + V-ing* à chaque fois qu'une action est envisagée dans sa singularité occurrenceielle ou son en-cours ? Non. En commentaire sportif « il marque ! » se dit *He scores !*, au théâtre l'indication scénique est *he sneezes* « il éternue ». Dans la bande dessinée *Rupert* (un ourson vêtu d'un éternel pyjama rouge et jaune), on trouve sur chaque

page quatre vignettes dans la moitié supérieure, accompagnées d'une brève légende, et en moitié inférieure un texte narratif énonçant textuellement et de manière autonome la même histoire que les vignettes. A l'image où l'on voit l'ours Rupert rattrapant un cerf-volant correspond le texte (aussi bien en légende que dans le paragraphe narratif) *he catches the kite* « il attrape le cerf-volant », pas *he's catching the kite*.

- A-t-on nécessairement une action « en cours » à chaque fois que *be + V-ing* est utilisé ? Non. Cette périphrase est compatible avec des situations générales ou récurrentes, éventuellement spécifiées comme telles par des circonstants : *he's always telling lies* « il faut toujours qu'il mente », *we know that Jupiter is swallowing comets* « nous savons / avons établi que Jupiter absorbe (bel et bien) des comètes » (de manière générale, à partir d'une série d'observations singulières). L'action n'est pas « en cours », et pourtant, un sentiment de progression relatif à l'objet de connaissance est mis en exergue. On observe le même phénomène avec les verbes de perception visuelle appliqués à la création d'une image scénique ou événementielle assumée comme contrefactuelle en regard de « l'extralinguistique » immédiatement percevable ; *I'm seeing pink elephants* « je vois des éléphants roses » (j'ai la berlue ; je ne crois pas à la réalité de ce que je vois), ou d'une image événementielle déportée hors du présent de perception par les repérages temporels adverbiaux - *I'm seeing the boss tomorrow* « je vois le patron demain » : l'action objective n'est pas en cours ; l'opération subjective de création de l'image non située dans le présent de percevabilité, elle, l'est. Et pour les verbes d'activité mentale : *I remember*, statique, souligne un état de conscience présente d'un souvenir ; *I'm remembering you*, dynamique, souligne un processus de récupération mémorielle laborieuse, résistance de la mémoire qui ne libère pas promptement les contenus, et différenciation qualitative des instants parcourus (« ça me revient à l'esprit ») ; comme dit l'humoriste, *I'm not looking silly, I'm just thinking* « je n'ai pas l'air idiot, je réfléchis, c'est tout ».

Ce type d'exemple a conduit à deux types de réactions : une approche « réformiste » et une autre, « révolutionnaire ». La première, réformiste, consiste à suggérer que l'aspect inaccompli pourrait servir à des finalités sémantiques, expressives et discursives, étrangères à la catégorie sémantico-grammaticale dont relève le marqueur qui les vectorise. On trouve ainsi l'idée que l'aspect est détourné au profit de la modalité (Stéphane Robert) : la focalisation par le sujet d'un seuil aspectuel du déroulement (Larrea 1999) est colorée par l'introduction implicite d'un point de vue modal émis par le sujet, qui se trouve systématiquement étayé par le contexte, la situation, la prosodie et les modalités non verbales de la communication orale (kinésique, gestique, proxémique, mimique), le système de valorisation culturelle partagé par les interlocuteurs (dans nos exemples : la connaissance de la condamnation collective de la pratique du mensonge ; la compréhension de la difficulté qu'il y a à établir le commerce Jupiter / comètes, et la mise en valeur que cela suppose pour l'acteur qui y parvient). Cette approche est « réformiste » en ce qu'elle ne récuse pas la pertinence de la catégorie de l'aspect même si elle réalise un glissement conséquent en en faisant le relai de la modalité : inspirée par la théorie des opérations énonciatives de Culioli, elle retient la notion de *forme schématique*, un invariant conceptuel cinématique partiellement comparable au signifié de puissance guillaumien (avec des controverses indéfinies sur la question). Ceci est d'ailleurs source de difficulté dans une langue comme l'anglais qui au demeurant dispose d'un vaste système morphosémantique spécifiquement dédié à la modalité, celui des auxiliaires modaux (*may / might, can / could, must, shall / should, will / would*) avec en concurrence des tournures périphrastiques (*be to, have to*) aux multiples étoffements lexicaux (*be able to, be allowed to, be apt to, have got to...*) sans parler des hybridations américaines (*wanna, gonna*).

1.2. Grammaire méta-opérationnelle

De son côté, l'approche « révolutionnaire » est adoptée entre autres par Adamczewski dans le cadre de la grammaire métaopérationnelle ou théorie des phases. L'idée est que les systèmes grammaticaux sont organisés en alternances morphosémantiques binaires qui pour une question donnée contrastent deux niveaux cognitifs de construction : l'un, la phase 1, est rhématique et réalise une première présentation de la question considérée ; par son caractère primitif elle serait « en prise avec l'extralinguistique », ne s'appuyant sur aucune préconception discutée ou évoquée et paetagée avec le « co-locuteur ». L'autre, la phase 2, est thématique et opère une seconde présentation de la question discutée. Elle repose sur un préconstruit interlocutivement partagé auquel elle renvoie anaphoriquement, explicitement (écho textuel à un déjà dit) ou implicitement (fait de présupposition, large – le savoir culturel partagé – ou étroite – les savoirs contextuels et situationnels), ce qui en fait un marquage à caractère métalinguistique (un commentaire portant sur du déjà dit, déjà vu, déjà pensé ou pressenti) ; et sur la base de cette « complicité » ou « connivence », elle sert de base à l'introduction par le locuteur d'un commentaire subjectif, ce qui lui permet de démarquer le point de vue introduit relativement au consensus partiel pris pour base ou pour repère. On dira donc dans ce modèle que l'opposition *he catches the kite / he's catching the kite* n'a strictement rien à voir avec l'aspect et que les deux formulations sont toutes deux compatibles avec du générique ou du spécifique ; que la première livre une vision brute de décoffrage de l'évènement objectif (la « prise avec l'extralinguistique »), alors que le second s'appuie sur la connaissance du premier pour focaliser l'attitude du sujet (*be*) dont les propriétés contextuelles sont implicitement recalculées en fonction du savoir que l'on en a (l'engagement comportemental en *-ing*). Reprenons nos exemples : *I'm not looking silly* présuppose en contexte la reconnaissance par l'allocutaire d'indices qui ont amené à diagnostiquer « you are looking silly » ; *I'm seeing pink elephant* est relatif à une scène incongrue. Dans l'exemple suivant, « remembering » est clairement un acte de réminiscence déterminé par la couleur des vêtements (*all in blue*) qui rappellent ceux de la femme aimée (*the dress you wore*) :

1. *I'm dressed all in blue and I'm remembering you and the dress you wore when you broke my heart ... Am I gonna be lonely for the rest of my life?*
« Je suis habillé tout en bleu et ça me rappelle toi et la robe que tu portais quand tu m'as brisé le cœur... Est-ce-que je vais rester tout le seul pour le restant de mes jours ? »

En fait, on peut douter de la légitimité du rejet radical de l'aspect. Delmas (2001) parle de « subsomption » pour rendre compte de la polyvalence des domaines d'application du clivage accompli / inaccompli. Dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives, Souesme (1996) ramène *be + V-ing* à un invariant abstrait construit dans le formalisme culiolien : le franchissement d'une frontière (F) de l'extérieur (E) vers l'intérieur (I) d'un domaine notionnel. Or les exemples donnés en introduction pour ce passage, tous, (i) sont présupposants au sens adamczewskien, (ii) sont oppositifs au sens de Douay et Roulland (cf. infra), et (iii) formalisent un en-cours discursif qui fonde les opérations de reprise et de dépassement. Le domaine notionnel relevant essentiellement de la stéréotypie discursive associée au lexique par la contrainte de réemploi, « entrer dans le domaine » c'est amorcer en discours la convocation de l'espace stéréotypique partagé qui va permettre la singularisation locutive et l'affrontement dialogal. Le problème de cette analyse est que l'auteur ramène ce franchissement à un schème très abstrait – l'auteur le concède en conclusion – qui s'appliquerait aléatoirement aux domaines de la référence (valeur situationnelle), du discours (repère contextuel, en fait anaphore), de l'aspect (singulativité et itérativité), de la modalité (prospectivité et commentaire) selon les relations contextuelles, mais centré sur l'énonciation

comme l'est son système, il passe à côté du dialogisme, pourtant omniprésent dans les exemples et affleurant constamment dans le propos.

Ce rapport d'une forme schématique ultra-abstraite à la contextualisation préfigure le reprofilage de Cadiot-Visetti (2001), avec le dynamisme en moins puisqu'il n'y a en aval qu'une projection analogique de ressemblances métaphoriques des configurations entre les différents domaines (le schème et le domaine d'instantiation spécifié par le contexte), et en amont ce que le « franchissement » doit à l'aspect est occulté au lieu d'être mis en valeur ; on passe à côté du transfert hypallactique d'un schème aspectuel vers un schème discursif et stéréotypique. Tout ceci évide la forme schématique de sa tangibilité expérientielle et la prive des connexions somato-psychologiques qui pouvaient la rendre cognitivement plausible pour des sujets acquérant et pratiquant leur langue empiriquement. Certes, Culioli a toujours soutenu que la représentation métalinguistique n'est pas un modèle mimétique d'opérations psychologiques de production ou d'interprétation, et donc la forme schématique a droit à cet irréalisme empirique, mais alors quel statut donner à l'invariant : une chimère de linguiste, ce que corroborerait son abstraction ? Nous proposons au contraire qu'il n'y a pas à renvoyer dos à dos les valeurs aspectuelles, modales, discursives et autres, mais au contraire à les « dériver » de l'aspect, lequel ne doit pas être pensé comme représentation abstraite statique projetable dans des directions divergentes. Dans cet esprit, Girard 2002 esquisse la possibilité d'une vision intégrée de ces approches divergentes en montrant comment, pour certains emplois du progressif anglais, la valeur de commentaire se construit à partir de la valeur aspectuelle. On peut y voir un détournement exaptatif : de même qu'on peut détourner un marteau de sa fonction en l'utilisant pour faire du morse au lieu d'enfoncer des clous, ou la bouche pour parler conjointement au lieu de manger et expirer séparément, on en passerait par l'aspect cursif « pour » construire des configurations modales, discursives, dialogiques.

Mais on peut adopter un point de vue plus radical en évitant cette disjonction des valeurs et cette conception instrumentale qui surévalue la conscience de la finalité. Aspectualiser la construction du procès (couplage sujet / prédicat), c'est *inévitablement*, dans le même temps, aspectualiser la démarche psychologique, discursive et dialogique parce que le parcours aspectuel *constitue* cette interaction des psychologies dans le discours dialogique. La marque du déroulement focalise l'attention interprétative sur la distinction de l'inaccompli et de l'accompli du procès (effet de progression objective) et se réapplique par bouclage à la progression attentionnelle elle-même, laquelle se retrouve segmentée en un accompli mental, le « présumé », l'ensemble des savoirs interlocutivement partagés (supputés tels par le locuteur sur la base d'indices situationnels et discursifs), et un inaccompli mental à construire par la poursuite de la méditation, le « commentaire », par lequel le locuteur va subjectivement se distinguer du socle des acquis pour avancer une proposition distincte du point de vue allocutif anticipé par projection : le marquage de l'aspect objectif matériel concerne, en réalité, la progression de l'aspect subjectif dans le cadre du rapport dialogique, et les contextes discursifs, prosodiques, situationnels, culturels vont, en effet, contribuer à mettre en exergue telle facette plutôt que telle autre. Cette conception émerge à diverses reprises dans la littérature :

« Tout se passe comme si l'on était devant une vaste osmose par laquelle ce qui est du monde, puis ce qui est de notre savoir et de notre expérience, puis ce qui est de toute espèce de mots porteurs d'indications temporelles, venait filtrer dans une seule poche : dans le verbe » (M.-F. Delport et J.-C. Chevalier, 1995, 164).

Et ce glissement est inévitable dans une langue comme l'anglais qui, typologiquement, occulte les acteurs de l'intersubjectivité : jamais *I* et *you* ne sont marqués comme partenaires de l'acte de langage s'ils ne sont pas aussi partenaires du procès lui-même, y compris l'action de dire. Dans ces conditions, comment aspectualiser et contraster les progressions

psychologiques respectives ? En marquant du déroulement le procès lui-même, c'est-à-dire, en focalisant l'attention de l'idéataire sur la détection du changement, en imposant un regard analytique et scrutatoire, indépendamment du fait que le « procès » objectif dure et change réellement ou non. Ce modèle réalise un transfert de l'ordre de l'hypallage, à savoir que l'aspect cursif, appliqué morphologiquement par l'auxiliaire au rapport sujet / prédicat, concerne de facto le rapport interlocutif à la *construction d'une représentation de l'évènement*, laquelle est appréhendée soit globalement et sans analyse particulière par la phase I (*he catches the kite*), soit dans son déroulement, analytiquement et différenciellement et sur la base d'un acquis ou accompli cognitif partagé pour la phase II (*he is catching the kite*), avec un « effet scanner » ou « stroboscopique » (Bottineau 1999, Delmas 2001) de nature à souligner les contrastes : il y a amalgame formel de la progression objective du procès et de la progression psychologique (déterminée intersubjectivement dans le cadre de l'acte de langage) de l'appréhension de sa représentation – sa découverte (phase 1, présentation heuristique) ou son évaluation (phase 2, représentation herméneutique). En d'autres termes, l'aspect régle la chronologie coordonnée de la co-détermination de l'objet de représentation (progression événementielle) et du sujet opérant l'acte de représentation (détection du changement, discrimination des différences, séparation du connu à l'inconnu, transition du présupposé à l'inférence, progression du symptôme au diagnostic, et divergence d'un socle consensuel vers une proposition polémique).

1.3. De la grammaire méta-opérationnelle à l'enaction

Est-ce à dire que la théorie des phases concerne le séquençage des étapes *phénoménologiques* du rapport à *l'évènement* dans un cadre implicitement interlocutif ? Pas exactement, car les étapes en question ont trait non pas au phénomène objectif, mais à la constitution de la représentation (théâtrale) mentale qui en fait vivre l'expérience sémantique par le vecteur sémiotique verbal : au fond, dans *I'm remembering you* (l'exemple de la robe bleue), la durée objective de l'acte de remémoration n'a aucune importance, il est très improbable que le locuteur soit sensible à la transition dynamique de l'acte de réminiscence ; par contre, en focalisant l'attention des idéataires sur la différenciation accompli / inaccompli, le locuteur les conduit à la fois à la pondération du rapport présupposés / implicatures (présupposé : je ne t'ai pas oublié, je suis toujours amoureux ; implicature : je suis amoureux, je suis malheureux) et à la dissociation des points de vue (contrairement à ce que tu crois, je ne t'ai pas oubliée, et je ne suis pas indifférent). Ainsi, cette direction analytique mentale marquée par la « forme progressive », qui consiste à discriminer l'accompli de l'inaccompli, n'est pas symbolique au sens où elle n'a pas à être motivée par la perception des propriétés de l'évènement. Au contraire, elle impose l'instrument de construction analytique par lequel les idéataires vont former l'image mentale indépendamment des propriétés objectives percevables : l'aspect grammatical impose une contre-analyse descendante (*top-down*) opposable aux propriétés analytiques ascendantes (*bottom-up*) de l'objet dont on parle, ce qui revient à corriger la perception quand elle existe, ou mieux, l'inventer quand il n'y en a pas, créer une représentation non mimétique ni même relative, et « fermer le circuit », faire vivre des actions sémantiques interactionnelles dans le cadre dialogique déconnectées des déterminations matérielles, physiques, sensorielles. Dans le cadre des théories de Varela et Maturana, l'émergence chez un être vivant d'une décision (une conduite d'action orientée) par la contraposition d'une sensation « montante » et d'une prédiction « descendante » qui la corrige ou la supplante a nom *enaction*. Dans le cas des énoncés en *be + -ing*, le signal descendant est le « stroboscope » imposé par la combinaison *be + -ing*, vecteur de différenciation modale et interlocutive, alors que le signal montant contraposé est non pas un input sensoriel « issu du réel » (le monde physique percevable), mais le procès construit par récupération des notions

(en temps que réseaux d'associations discursives vécues, enregistrées et réemployées) sous l'effet des vocables (noms, verbes) : *be + -ing* corrige *I remember* (action construite dynamiquement, mais sans procédure d'analyse particulière) en *I'm remembering* (action construite dynamique via un stroboscope analytique qui aboutit à un bouquet de différenciations dyadiques coordonnées des accompli et inaccompli aspectuel, modal et intersubjectif).

Pour prévenir tout contresens, on insiste sur le fait que (i) *be + -ing* n'est pas descriptif relativement à un matériel externe préexistant, (ii) *be + -ing* n'est pas non plus l'analyseur d'un matériel mental qui lui préexisterait de manière autonome, mais (iii) *be + -ing* est le chemin de constitution du matériau mental intentionnellement visé, l'expérience dialogiquement concertée de la formation d'une représentation d'action *via* une procédure d'analyse. A la différence de la linguistique cognitive, on ne fait pas l'hypothèse d'une hiérarchie d'espaces mentaux dont les phrases déclencheraient la construction à l'interprétation : cette approche, bien que dynamique dans sa mise en œuvre et ancrée par la métaphore dans l'expérience sensori-motrice (y compris verbale) pour son formatage topologique, requiert pour toute parole l'encodage intentionnel et instructionnel d'une architecture préconçue et planifiée, la manipulation computationnelle de symboles, et esquivé le rôle du langage intérieur, formateur des idées non préconçues ; la portée réflexive et bouclée des effets instructionnels requiert qu'on explique leur capacité à s'auto-organiser en pilotage automatique et traiter le problème (psychologique) quand il survient sans présumer de l'existence d'un résultat prédéterminé à atteindre. Et même dans la « communication » volontariste, le résultat est imprévisible, il ne se résume pas à l'expression d'une idée : le locuteur qui dit *I'm remembering you* ne fait pas *que* faire ressentir à l'allocutaire son erreur de perception et d'analyse ; ce locuteur, par la même occasion, s'approprie consciemment ses propres sentiments en réalisant une construction linguistique via un analyseur qui permettra à l'idéataire réflexif de capturer le produit sémantique de l'analyse, à savoir, ses états d'âme – d'où la question qui suit, resterais-je seul toute ma vie ? Mieux : personne ne pourrait dire, même pas le locuteur lui-même, si le projet initial qui motive cette prise de parole, son soit-disant « sens d'intention », est la volonté de culpabiliser l'autre, le désir d'appréhender ses propres émotions, les deux à la fois, ou encore autre chose.

Ce qui préside à cet acte langagier, c'est un malaise émotionnel intuitivement vécu et ressenti, perçu comme relatif au vécu partagé avec cet autre, en sa présence et, surtout peut-être, en son *absence* ; et ce qui motive la prise de parole, c'est la gestion de ce malaise via la mise en œuvre d'une procédure récupératrice (le lexique), combinatoire (la grammaire) créative (l'émergence d'une vignette sémantique et cognitive, le « sens ») qui en fixera les tenants et les aboutissants subjectifs (souvenirs, projections) et intersubjectifs (consensus, polémique). Le produit de la démarche, c'est la capture des contenus de cette différenciation, mais on ne peut pas affirmer qu'elle ait constitué le motif initial de toute la chaîne d'actions. L'acte de parole permet de coordonner de manière durable les attentions concernées sur l'analyse constructive et constructiviste de ce film psychologique, occultant par la même l'attention portée aux autres événements environnants ; et à l'arrivée il détermine une problématique d'action distribuée : que vais-je faire, que vas-tu faire, qu'allons-nous faire ? Vais-je rester avec mon problème ou vas-tu m'aider à le résoudre ? C'est une erreur de croire que le langage exprime des idées, il forme des projets : ce système d'action sensori-motrices coordonne la conduite et concerte les actions de la vie psychologique intersubjective par ses propres expérienceurs ; le linguiste qui croit pouvoir modéliser la grammaire en termes de description mimétique, d'expression énonciative et de communication allocutive interactionnelle en ignorant l'impact réflexif distribué, le bouclage, la clôture opérationnelle et la fonctionnalisation psychologique de la vocalisation passe à côté de l'essentiel. Au fond

Guillaume avait entrevu cela en déclarant que le langage fournit à la pensée le moyen de capturer ses propres mouvements (« se saisir elle-même ») et permettait à l'âme humaine d'accéder à la conscience en maîtrisant sa « lucidité » ; mais sa formule ambiguë souligne une hésitation : le langage détecte-t-il les actions cognitives pour les afficher, ou les vectorise et formate-t-il par sa propre systématique ? Notre analyse propose que *l'acte de langage est une procédure vocale d'auto-détermination psychologique collective et concertée sous la conduite vocale d'individus alternés en succession* (le dialogue) qui se relaient la baguette du chef d'orchestre et « composent la symphonie » par l'acte même de son interprétation (ce qui exige des rites formés dans le réemploi : la morphologie, la syntaxe, le lexique), et notre analyse de *be + -ing* illustre ponctuellement comment une classe de sub-action vocale spécifique, la « périphrase » *be + -ing*, participe à cette procédure dynamique d'auto-détermination, quelle contribution précise elle apporte.

1.4. Théorie des relations interlocutives

Pour sa part, la théorie des relations interlocutive (TRI) de Douay et Roulland postule que les alternances morpho-sémantiques observées dans les micro-systèmes grammaticaux sont sous-tendues par la mise en contraste de postures formatant la réception par l'allocutaire des choix sémantiques opérés par le locuteur sur des questions ciblées (repérage, modalisation) en terme de dissociation interlocutive (« Configuration 1 » : dissociation de l'allocutaire relativement au point de vue du locuteur qui singularise subjectivement le point de vue adopté, projection d'un désaccord), d'association interlocutive (« Configuration 2 » : association de l'allocutaire au point de vue exprimé par le locuteur, anticipation de consensus), ou de non-discussion du contraste lorsque les termes en sont contextuellement acquis (« relation interlocutive directe » RID). Comme Adamczewski, ces auteurs rejettent la tradition empirique selon laquelle ces périphrases verbales s'analysent en termes d'aspect un tant soit peu mimétique vis-à-vis de l'expérience. Mais à la différence d'Adamczewski, ils font de l'analyse locutive de la distribution des rôles interlocutifs le centre, et non le « plus », du système théorique, ce qui les conduit à radicaliser encore la dimension révolutionnaire en rejetant les notions de présupposition et d'anaphore, non discriminantes selon eux parce qu'omniprésentes dans les moindres recoins des faits langagiers, par exemple la contrainte de réemploi du lexique, les lexies, les stéréotypes ; l'anaphore confondrait le fond (le renvoi à du déjà dit) et la forme (la reprise du déjà utilisé) et n'aurait aucun pouvoir sélectif (des faits d'anaphore manifestes sont décelables pour des énoncés sans *be + -ing*). Dans le cadre de la TRI, *be + -ing* relève de la configuration 1 : le locuteur projette un point de vue supposé divergent en regard des attentes prêtées à l'allocutaire. Par exemple, une mère disant à son fils *Daddy's reading the newspaper* s'oppose à ce qu'elle imagine être le point de vue adverse, à savoir « papa est disponible, je veux jouer avec lui, je peux le déranger ». Lachaux a une analyse comparable de *en train* de français. Tous nos exemples antérieurs se prêtent, en effet, à cette interprétation : tu me crois indifférent, mais je souffre, etc.

L'auteur de ces lignes précise que malgré diverses discussions avec les auteurs de la TRI sur la question, il ne voit pas en quoi la modélisation des alternances morphosémantiques dans les termes d'un formatage associatif ou dissociatif prévisionnel du point de vue sélectionné serait incompatible avec l'anaphore, bien au contraire : de même que la négation, dans la polyphonie ducrotienne, se construit par un locuteur rejetant par une attitude un propos rapporté à une voix théorique mais disjointe et présupposée (enchâssement d'un rapport dialogique virtuel produit sur le modèle d'une chaîne dialogale désinstanciée et sédimentée), la dissociation et l'introduction d'un point de vue oppositif de substitution doit bien se faire en relation à des attendus – pas forcément du « déjà dit », « déjà vécu » par l'un et l'autre, mais le « film » que le locuteur a pu se faire sur le cheminement cognitif de l'allocutaire et au sujet

duquel il se croit en relation de compréhension, quitte à se tromper sur la question : la valeur métalinguistique se gloserait alors « ce que je déclare s'oppose à ce que j'estime être tes attentes, elles-mêmes construites par moi à partir d'indices discursifs et situationnels dont nous avons tous deux l'expérience », ouvrant la voix à une redéfinition constructiviste de l'anaphore, et éliminant l'imprécision définitionnelle et fonctionnelle qui permettait l'éventuelle confusion avec le réemploi. Adamczewski, pour justifier son modèle, se concentre sur la collecte de ces indices, laissant parfois le sentiment qu'avec cette rétrospection la messe est dite et que la base anaphorique motive le choix de la phase deux, comme si son seul but était, de manière tautologique et pléonastique, d'explicitier ce que les co-locuteurs ont déjà en commun ; mais l'anaphore n'est rien sans son dépassement subjectif, donc oppositif et contrastif, voire polémique, comme le montre Lachaux 2005. Douay et Roulland, de leur côté, se concentrent sur l'opposition locutive à l'attente allocutive, collectant en contexte les indices du conflit. Or ces classes d'indices cohabitent, et leur complémentarité illustre l'articulation des facettes mises en exergue par les deux théories.

2. *Be + -ing* : action langagière et action cognitive

Par rapport à ce clivage un peu simpliste entre les « approches réformistes » et les « approches révolutionnaires » évoquées ci-dessus, notre propre démarche sera ambivalente, munie d'un volet conservateur et d'un volet progressiste. Pour le conservatisme, on peut estimer que la volonté de récuser la validité du déroulement comme trait sémantique pertinent dans l'analyse des périphrases verbales d'inaccompli a quelque chose de contre-intuitif pour le linguiste qui interprète « innocemment » les énoncés de la vie courante comme *it's raining* ou *il est en train de pleuvoir* même si bien sûr il est clair que l'expérience de la durée du phénomène ne détermine pas son marquage linguistique (cf. *il pleut*) pas plus que le marquage linguistique ne saurait s'expliquer à lui seul par l'expérience de la durée. Dans l'exemple *He's always cheating*, la périphrase ne vaut que dans le contexte de l'affichage d'un désaccord interlocutif quant à la conduite à tenir face à ce personnage peu recommandable (« ne joue pas avec lui, tu vas te faire avoir, c'est un tricheur ») : *be + V-ing* donne à voir à l'instant de parole (*is*) la sommation (*always*) des occurrences symptomatiques focalisées par le déroulement (*-ing*) à l'occasion desquelles le locuteur a pu construire le diagnostic par lequel il s'oppose à l'allocutaire. La focalisation du déroulement symptomatisé n'est pas en contradiction avec l'itérativité : l'application du stroboscope, qui de facto construit une expérience analytique de la progression, permet de se livrer à la différenciation des tenants et des aboutissants, et de discriminer les points de vue. L'erreur à ne pas commettre est de faire de l'aspect « en soi » la détermination ou la finalité sémantique ultime de la structure, ou pire, l'expression d'un préjugé concernant une « vision » du réel » ; l'aspect constitue seulement une partie du chemin par lequel on accède au sens à former. On peut analyser de la même manière les enchaînements du type : *when a young woman marries an old man, she is marrying fortune* – une gérontophile, *quoi que tu en penses*, ne se marie pas par amour de la figure paternelle, mais par amour de la richesse.

La problématique que nous adopterons sera la suivante (Bottineau 2006, 2008, 2010abc, 2011), elle se décompose en deux volets.

2.1. Parler pour autrui et parler pour soi

L'acte de langage, c'est fondamentalement une chaîne d'actions motrices, la phonation avec ses unités segmentales (mots, morphèmes) et suprasegmentales (prosodie), qui génère une perturbation acoustique de l'environnement percevable par toutes les consciences présentes.

Le locuteur peut apparemment « encoder » par ce « signal acoustique » un « message », un projet sémantique qu'il envisage de « transmettre » à l'allocutaire en le « transcodant » sous une forme matérielle compatible avec la propagation dans le milieu atmosphérique partagé par les êtres vivants. Sous cet angle, l'énoncé « exprime » une « représentation » sous-jacente ou préalablement construite, dans une conception *géologique* de l'acte de langage où les formes physiques symbolisent des opérations constructrices psychiques dynamiques sous-jacentes en forme de parcours et de saisies (formalisés en psychomécanique du langage par le tenseur binaire radical et les psychosystèmes) ; ou bien, dans une vision plus statique du rapport sens / forme, on pourra faire l'hypothèse d'une correspondance symbolique entre des structures linguistiques de surface, empiriquement accessibles, et des topologies conceptuelles profondes, inobservables directement mais symboliquement appréhendables via les formes linguistiques – ce que font la sémantique générale de Pottier¹ et la grammaire cognitive de Langacker entre autres. La faiblesse du modèle guillaumien est que rien n'est dit ni prévu pour la dynamique cognitive de l'interprétation par l'allocutaire ni même de sa prévision ou planification par le locuteur alors même qu'elle joue un rôle déterminant dans l'expérience langagière dès le début de l'acquisition, ce qui ouvre le terrain d'action de la théorie des relations interlocutives ; et les sémantiques cognitives ont généralement une approche statique du rapport forme / représentation. Mais le plus gros problème est la notion d'expression.

L'acte de langage, c'est aussi l'acte de pensée verbale intériorisée qui permet au sujet parlant non pas d'exprimer son idée – à quoi bon, intérieurement ? – mais de la *constituer* : chaque mot est un processus moteur permettant de contrôler la récupération de nuages d'impressions sensibles organisées en faisceaux de traits, les notions, établies dans l'histoire sociale de l'individu, à savoir ses expériences discursives antérieures où ces mots étaient insérés par soi-même et par autrui dans des enchaînements discursifs et dans des situations pragmatiques concrètes déterminant des contraintes de réemploi dans des contextes dialogaux, sociolinguistiques, émotionnels, pragmatiques etc. L'énoncé met en jeu une suite de mots, une cascade de récupération de ces réseaux de corrélations hétérogènes protéiformes verbales et non verbales (les notions), et aussi une chaîne d'opérateurs grammaticaux, qui pour leur part contrôlent des processus de réassociation entre réseaux notionnels (prépositions, auxiliaires) et de mise en rapport aux paramètres psychologiques et intersubjectifs des repérages situationnels, dialogaux, discursifs et mémoriels (articles, auxiliaires modaux, etc.) : les morphèmes pilotent l'articulation de réseaux de réseaux transitoires (on admet ici une *sympathie connexionniste* même si la formalisation de cette dynamique semble un objectif distant ou irréalisable²).

En typologie linguistique, on peut distinguer des profils du contrôle de la constitution de l'idée par la procédure verbale qui caractérisent en propre un type donné, une « feuille de route mentale » si l'on veut : le basque a un protocole de type analyse / synthèse (Bottineau 2005), différent du protocole sujet / prédicat des langues romanes ou du protocole focale / rhème des langues celtiques (Bottineau 2008). Et dans ces enchaînements, le rôle des

¹ « Le linguiste se fonde sur ses expériences en langues naturelles pour imaginer des modèles qui seront confrontés à nouveau aux faits en un va-et-vient constant » (Pottier, 1996, 9). D'autres linguistes se fondent sur l'observation de la diversité des expériences monogales et dialogales, incorporant la leur propre, vécue et agie dans toutes les fonctions (locuteur, allocutaire, penseur). Et ce faisant, ils ne peuvent pas arriver à des modèles de représentation mentale, mais à bien autre chose.

² Et ce pour deux raisons : (i) il faudrait décider de ce qu'on appelle « neurone » et connexion – il ne s'agit à l'évidence pas des neurones vivants, puisque les processus dont on parle relèvent de galaxies de neurones d'une complexité non maîtrisable à l'heure actuelle ; et (ii) la délimitation des réseaux de réseaux pose problème : elle implique le cortex, le corps, l'environnement, l'intersubjectivité etc. Bref on reconnaît avoir des formulations « parlantes » pour un regard connexionniste, mais de là à envisager une formalisation, il y a un pas infranchissable.

grammèmes est de contrôler la réalisation d'une opération donnée à un moment précis dans la chaîne syntaxique de constitution idéative ; il arrive que la structuration phonologique même de ces opérateurs (comme faisceaux de sub-actions sensori-motrices vocales et auditives) articule des sous-composantes des processus en question (la *cognématique* : Bottineau 2001). Le point important ici est que le bénéficiaire sémantique de l'opération vocale est l'allocutaire dans le cas de la communication ou le locuteur lui-même dans le cas du discours intérieur : on fait *construire* par autrui une « idée » en le faisant suivre la même procédure de contrôle verbal / phonatoire des opérations mentales que celle que l'on suit soi-même et pour son propre compte dans le cas du discours intérieur, lequel requiert une simulation ou anticipation partielle de ce que serait la perception auditive du discours phoné s'il était effectivement vocalisé somatiquement ; et l'idée n'est pas la représentation d'une expérience corporelle ou mentale non langagière, elle est une action spécifique d'ordre psychologique, intersubjectivement distribuée, motivée par des circonstances généralement problématiques (besoin émotionnel de modifier une situation par l'action) mais relativement imprévisible quant au bouquet d'effets sur les uns, les autres, le groupe, le monde et soi-même (intentionnalité n'est pas prédétermination).

Dans ce cadre, se demander ce que *être en train de* signifie, ce n'est pas s'interroger sur ce que la locution en tant qu'objet exprime, mais sur ce que sa formulation en tant que signifiant processuel, dynamique et incarné provoque, pour soi-même comme pour autrui, pour les individus comme pour le groupe, pour l'humain comme pour son environnement (en termes d'action, de modification réciproque de l'environnement et des agents) : l'acte de langage répartit le rôle de l'idéaire entre les interlocuteurs, locuteur compris. On conçoit la périphrase verbale comme une sorte d'incantation morphologique dont l'effet sémantique est de susciter un effet cognitif intersubjectivement distribué qu'il s'agit de modéliser à partir de l'observation de la séquence de morphèmes et de l'interprétation de ses effets auprès des contextes psychologiques discriminés et spécifiés par l'interaction dialogale ou autre.

Si je dis *tu es en train de te faire avoir*, en utilisant *en train de* je contrôle une prise de conscience d'un fait qui avait échappé à la conscience de *tu* ; mais si je dis « là, je suis en train de me faire avoir » en pensée intérieure, c'est *moi* qui suis le bénéficiaire de la chose, la prise de conscience étant *vectorisée*, et non exprimée, par l'acte langagier.

On s'inscrit donc dans une approche distribuée où le contrôleur vocal de l'acte phonatoire n'est pas pour autant le directeur mental qui prédéterminerait systématiquement le message à interpréter sous la forme d'un sens d'intention. Ce contrôleur vocal est aussi l'un des interprétants (par proprioception et rétro-perception) participant à la co-construction du sens et de l'action en général. La question à laquelle on soumet *en train de* ou toute périphrase sera donc de déterminer comment la périphrase vectorise chez l'idéaire l'exécution d'un processus donné, que cet idéaire soit réflexif (le locuteur lui-même) ou transitif (un allocutaire « extérieur »), et quelle est la nature de l'expérience psychologiquement vécue et intersubjectivement répartie en fonction du chemin d'accès qui la constitue. Parce qu'il est évident que dans *en train de* il y a *en*, *train* et *de*, et que cette « voix d'accès » n'est pas du tout la même que celle de *be + -ing*. On souscrit également à une approche distribuée de la cognition selon laquelle les actions sensori-motrices corporelles font partie intégrante de l'orchestration cognitive, qui n'est pas réservée au cerveau en tant que « maître d'œuvre » : la vocalisation est l'opération somatique nécessaire pour permettre au cerveau de contrôler en lui-même la réactivation d'un savoir-faire sémantique enregistré dans l'expérience antérieure mais dont le contrôle direct n'est pas réalisable sans en passer par des opérations symboliques bouclées par la proprioception et la perception des perturbations acoustiques qu'elles supposent pour l'environnement atmosphérique. Ainsi la pensée implique le cerveau, le corps

et le milieu ambiant, donc elle est percevable polysubjectivement, ce qui constitue la dimension collective et sociale de l'acte de langage et de pensée.

2.2. Expérience de la progression ou progression de l'expérience ?

Le second volet concerne la relation de l'aspect à l'expérience. Soit un exemple à l'analyse controversée, *I'm seeing a dark-haired man*, prononcé par une cartomancienne dans l'exercice de son art. Quatre analyses sont en concurrence : (i) (sémantique référentielle classique de la progressivité) lire les cartes est une action laborieuse et non un flash instantané ; l'aspect duratif souligne le caractère processuel de la formation de la vision, non pas que la vision dure, mais que sa constitution progresse. (ii) (modèle adamczewskien et vulgate énonciativiste) la forme en *-ing* est anaphorique : elle présuppose la connaissance et l'accord interlocutif sur l'identité du sujet agentif focalisé *I* qui se permet de lire les cartes ; ou la forme progressive est déictique (par opposition à aoristique) et réalise un fléchage, avec un éventuel ancrage situationnel (théorie des opérations). (iii) (modèle implicationnel) la forme progressive est une modalisation subjective par le locuteur qui suggère un commentaire implicite mais évident, en l'occurrence le mystère sur l'identité de l'inconnu au cheveux sombre qu'il faudra élucider – un amant, un criminel ? ; et (iv) (théorie des relations interlocutives) la forme progressive anticipe un désaccord possible ou probable (selon le locuteur) entre le point de vue du locuteur et les attentes supposées prêtées à l'allocutaire (forme oppositive) : la cartomancienne est la seule « voyante », ses clients sont réputés « aveugles », et en opposant sa vision à leurs attentes supputées quelles qu'elles soient (et peu importe) elle souligne l'unicité de son point de vue (oppositivité) et se pose en voyante professionnelle irremplaçable.

Or si l'on croise l'analyse (i) avec ce que l'on disait au paragraphe précédent – la forme phonique contrôle une opération sémantique chez l'idéataire – on reformule cette analyse en disant non pas que *be + -ing* exprime la durée objective du procès, mais que *be + -ing* fait construire le procès par l'idéataire via une focalisation de l'expérience de la durée, laquelle implique la discrimination quantitative de l'accompli et de l'inaccompli, et la différenciation qualitative des contenus respectifs. C'est ce qui donne à « *I'm seeing* » une valeur évolutive : la conscience de la durée se fonde sur la sensation du changement, et quelles que soient les propriétés objectives du procès – constance de l'état, fluctuation de l'accident – la forme dite progressive va mettre en éveil l'interprétant et l'avertir de la nécessité d'être sensible à la détection des variations et de veiller à catégoriser les changements ; si on se donne la peine de discriminer l'accompli de l'inaccompli, c'est peut-être que la chose mérite attention et que l'un ne vaut pas pour l'autre : opération de différenciation, mise en contraste. Signalons en passant que le sens de « progressif » et « progressive » en anglais a peut-être sous-estimé dans les grammaires : ne parler que de durée, c'est négliger le changement ; cf. l'œuvre de Bunyan, *A Pilgrim's Progress* : de où à où, par où, avec quels changements ? L'enjeu du progressif, à travers le « progrès de l'évènement » (« *An Event's Progress* »), concerne précisément la progression de l'acte de conscience par lequel chacun conçoit l'évènement et sa contextualisation (« *A Psyche's Progress* »).

Si on croise avec l'analyse (ii), on comprend que le modèle « anaphoriste » se concentre sur la prise en compte interprétative de l'ensemble de l'accompli différenciellement singularisé – pas seulement l'accompli du procès, mais aussi l'accompli logique sur lequel il s'appuie et qui est censé demeurer disponible en mémoire de travail immédiate des interprétants : le présupposé. Le terme « anaphorique » est mal venu en ce qu'il laisse entendre le renvoi à un segment de discours antérieur explicite, la reprise ; si on le prend dans un sens plus large, la

prise en compte de prérequis jugés tels par le locuteur pour l'allocutaire et lui-même (avec risque d'erreur), il est acceptable.

Si on croise cela avec (iii), l'approche implicationnelle ou évaluative met l'accent sur l'inaccompli élargi du procès en cours : non seulement l'inaccompli qualitativement distinct qui reste à réaliser, mais sa subséquence matérielle (en termes d'actions et de conséquences) et psychologiques (en termes d'émotions et d'évaluations).

Enfin, si l'on croise cela avec (iv), l'anaphore (prise en compte de savoirs supposément consensuels) est pris pour socle par un locuteur qui construit un point de vue propre qu'il pressent contraire aux attentes spéculatives prêtées à l'allocutaire, *ou aux siennes propres* dans le cas de l'énoncé intériorisé réflexif (*am I being cheated ?* « Suis-je en train de me faire avoir ? »).

En définitive, on considère que les quatre analyses mises en concurrence sont en réalité quatre facettes complémentaires et solidaires du même problème : quand on utilise *be + -ing*, on concentre dans la durée l'attention de l'interprétant sur le devenir du procès à visualiser, lui faisant différencier qualitativement un accompli d'un inaccompli, bases respectives des implicatures et des présupposés, et cette différenciation introduit un amendement relatif aux attentes supputées sur la base d'indices antérieurs, avec mise en scène d'un contraste dialogique entre locuteur et allocutaire ou entre soi et soi-même si l'idéataire est le locuteur lui-même. C'est l'effet d'*hypallage* : la marque de progression, appliquée par la morphosyntaxe en apparence superficielle à la durée objective du procès, concerne en réalité la progression de la construction du sens vectorisée par la chaîne d'opérateurs verbaux dans le cadre de l'interaction dialogale (de soi à autrui) ou dialogique (de soi à soi-même).

La raison en est que le réel objectif physique n'existe pas pour l'expérience humaine, ne se symbolise pas par une correspondance verbale encodée, mais que son expérience mentale se construit dans l'action physique verbale : la durée des événements ne s'appréhende pas hors de la durée de la vie sensible et psychologique ; parler de la seconde peut hypallactiquement symboliser la première parce qu'elles ne font qu'un ; en termes phénoménologiques l'expérience de la durée codétermine le sujet de représentation et l'objet de représentation. De plus, il ne s'agit pas ici de vivre individuellement et isolément l'expérience perceptuelle et subjective de la durée de l'évènement, mais de partager intersubjectivement par l'acte de langage vocal interlocutif l'acte de construction mentale d'un scénario sémantique événementiel, d'une histoire qui se veut durable : ce sont deux consciences au moins qui se co-déterminent par la négociation d'un point de vue, conférentiel ou différentiel, relatif à une représentation dynamique (au sens théâtral du terme) : la codétermination sujet / objet (point de vue / évènement) est relative à un sujet lui-même double, le couple interlocutif, qui au niveau inférieur se codétermine par l'alternance dialogale. Pour cette raison, la progressivité en *be + -ing* amalgame toutes les opérations en jeu : la durée du procès, l'anaphorisation et la cataphorisation par chaque conscience, et l'en-cours de la négociation des points de vues en termes d'accord ou de désaccord. Toute forme linguistique est placée au cœur d'un réseau de cette nature, elle centralise une « conflation » de processus solidaires, et les analyses en concurrence apparaissent comme autant de tentatives de réductions interprétatives à une facette sémantique privilégiée. Notre parti sera donc de coordonner ces différents points de vues en un tout cohérent, quitte à proposer une vision d'ensemble que d'aucuns qualifieraient d'œcuméniste et qui ne sera pas nécessairement reconnue par les tenants des modèles impliqués.

2.3. Vocalisation-idéation, autodétermination, sociodétermination

Le dernier point, crucial, est la notion « d'idée », utilisé jusqu'ici de manière désinvolte sans stabilisation théorique. On a dit que la chaîne verbale mettait en jeu des processus de récupération de notions (unités lexicales : couplages audio-moteurs à des réseaux d'impressions sensibles vécues et de corrélations discursives – contraintes de réemploi) et de fonctions de connexions (grammèmes : relations internotionnelles et paramétrages spatiaux, temporels, modaux, dialogiques), et que cette procédure donne au linguiste le protocole de construction de l'idée. « L'idée » n'est-elle qu'une « représentation » symbolique de l'expérience vécue, même construite selon un protocole dynamique modélisable ? Retombe-t-on dans le paradoxe de la chronogénèse : une machine complexe qui accouche d'une souris ? En principe, non. Chaque mot s'acquiert prioritairement dans le contexte du discours où il est entendu, et son rapport à « l'extralinguistique », direct ou indirect, est secondaire, voire non-nécessaire : *les Pachtounes des steppes vivent dans des yourtes* – on peut, par un discours et sans aucune expérience visuelle directe ou indirecte, faire construire une représentation mentale, même stylisée, qui fasse sens et sera comprise alors même qu'elle ne réfère à aucune expérience vécue. Le discours permet de constituer des représentations mentales qui, loin de flécher l'expérience non verbale, se substituent à elle. Certes, le langage se développe en prise avec l'expérience de l'environnement naturel et artefactuel et possèdera « les mots du réel », mais par son fonctionnement – stéréotypie entre autres – ces mots et les discours qu'ils permettent génèrent des vécus sémantiques culturels et sociaux autonomes, contraints mais non déterminés par une pression référentialiste ou mimétique : le lexique enregistre un avoir-dit collectif qui transmet à l'individu un savoir-dire permettant entre autres de coordonner les faires collectifs, et, accessoirement, de modifier le monde censé contraindre le langage. Non seulement le langage forme une enveloppe culturelle et permet à l'humain de vivre dans un paysage conceptuel de substitution en regard du monde naturel hostile (avec ses dangers, ses prédateurs...), mais par cette liberté même il permet de planifier la réforme collective de l'environnement : par un bouclage et une clôture opérationnelle, le langage matérialise l'action vocale concertative par laquelle l'humain, modifiant lui-même et ses semblables, modifie le monde, et réciproquement, et ainsi de suite. L'enregistrement de cette expérience et l'auto-régulation évolutive des actions à venir, dans le modèle de Maturana et Varela, se nomme *autopoïèse*.

Or, si l'on pousse ce propos à la caricature, on aboutit à un paradoxal « solipsisme constructiviste », un rêve collectif comme le film *Matrix* ou le conte fantastique *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* des *Fictions* Borges, où l'humain n'évolue plus que dans le paysage mental contrefactuel qu'il s'est forgé, se déconnectant totalement du monde « objectif » « réel » « physique ». Or, d'une part ce monde physique se rappelle constamment à notre existence en tant qu'espace d'action sensori-motrice, et d'autre part, la parole n'est qu'un sous-ensemble d'actions sensori-motrices spécifiques, caractérisé par les organes et procédures impliquées, mais pas essentiellement distinct dans sa nature. Parler, c'est comme respirer et manger : ça se contrôle, ça a un effet sur le monde et sur soi, cognitif notamment – boire assèche le monde et désaltère l'homme, manger consomme le monde et rassasie l'homme, et parler sonorise le monde, et... donne des idées, crée des savoirs, offre des repères, profile des plans, suscite des actions ; trois actions physiques différentes à rétroactions mentales spécifiques orientant diversement les actions à venir, trois formes d'auto-satisfaction vitale qui prolongent la viabilité du vivant. Comme le langage, tout rapport sensori-moteur au monde ou action fait émerger des représentations, des rêves : « cognition = autopoïesis = life » (Stewart 1976). Le problème du langage est qu'il s'agit d'un système d'actions collectivement ritualisées qui orchestre une série d'organes détournés de leurs fonctions d'origine par exaptation (la respiration, l'alimentation) et dont le bénéfice cognitif, du fait de la ritualité des procédures, est partageable, négociable et concertable, et même, contrôlable, du fait de la relation fixité / variation des couplages syntaxe / lexique / prosodie, conférant à l'espèce l'avantage évolutif

et l'emprise environnementale qu'on lui connaît aujourd'hui : le langage, loin d'éloigner l'homme de l'univers, lui permet de rectifier à sa guise le couplage espèce / environnement et de rapprocher l'univers de l'homme en le convertissant globalement en sa propre niche écologique, éventuellement au détriment des autres espèces, et avec tout le risque impliqué par cette démarche d'apprenti sorcier. C'est tout le contraire du solipsisme, même collectif. On corrige donc : si manger est un acte d'auto-satisfaction vitale, parler est un acte de socio-satisfaction vitale sous conduite vocale individuelle relayée.

2.4. Le présent simple, opérateur d'autodétermination cognitive directe

Cette dynamique d'auto/socio-détermination verbo-cognitive peut être illustrée par l'exemple du présent simple. Ce qui rend ce temps réfractaire à l'analyse, c'est son pouvoir non indexical, non déictique, à faire générer des représentations ne correspondant à aucun vécu. La généralité *snakes bite* « les serpents, ça mord » est une vue de l'esprit qui, loin d'être construite à partir d'occurrences antérieures individuellement vécues (heureusement), prédit ce qui peut arriver en cas de rencontre fâcheuse, et détermine les comportements appropriés : la méfiance, l'évitement. Le cuisinier à la télévision, *I pour the milk* « je verse le lait » : il ne se décrit pas faisant l'action – on la voit parfaitement ; il joue verbalement l'action en parallèle à son exécution, la faisant vivre par l'idéataire de manière participative, avec une intonation rassurante et convainquante qui insiste sur la facilité et porte la spectatrice cuisinière potentielle à passer à l'action ; tout l'inverse de l'effet qu'aurait *be + -ing* « indexical », prise de recul interlocutivement dissociative relativement à une « pierre d'achoppement » singularisée dans le vécu partagé (dans la reconstruction par le locuteur d'un *pseudo-vécu supposément partagé*, cette croyance effectivement commune en tant que telle étant constitutive de l'effet d'indexicalité consensuelle, d'ancrage situationnel etc.) : on cherche non pas comment les paroles renvoient au monde, mais comment on arrive à se faire croire qu'elles renvoient à des visions du monde qui seraient compatibles et négociables.

Ainsi, modéliser le protocole de construction du sens en l'appréhendant par la chaîne des opérateurs linguistiques et leurs effets sur l'idéataire, c'est aussi accéder à des propositions sur la nature même de l'expérience cognitive et sémantique que l'humain se fait vivre et fait vivre à autrui par le truchement du verbe, sans présumer du fait qu'il s'agisse d'une représentation symbolique qui se voudrait la transposition d'un matériel objectif externe, même abstrait. L'intelligence verbale a une unicité, elle permet des actions cognitives et un vécu sémantique distincts de l'interaction individuelle directe au monde sensible.

Avec la forme simple, la périphrase verbale de focalisation de l'attention idéatrice sur la progression phénoménologique est *absente* : ceci implique non seulement que la progression en question n'est pas évaluée, mais qu'elle n'est même pas exécutée, pas réalisée du tout ; l'accès mental à la constitution du procès est « direct », par opposition à « omnibus », continu, par opposition à séquentiel ou stroboscopique, et dépourvu de l'effet panoramique prospectif et rétrospectif déterminé par la différenciation de l'accompli et de l'inaccompli. Dans Bottineau (2001) ce contraste continu / discontinu est formalisé dans le cadre guillaumien sous la forme d'une proposition consistant à remplacer la notion de « seuil d'actualisation » par celle de *curseur* qui connaît trois états formels de réalisation cinétique :

- le *curseur vecteur* (forme simple, dont la base verbale de l'infinitif),
- le *curseur scanseur* (-ing, interception puissancielle récursive envisagée en chaque instant),
- le *curseur secteur* (section, interception effective stabilisant un seuil terminal et clôturant le temps d'événement : le participe passé).

Et en effet, le présent simple est bien un temps sommaire (plutôt que narratif), non descriptif, non déictique, non référenciel (pas de renvoi extralinguistique ni discursif) ; son emploi conduit l'idéataire à la production d'un scénario, d'un script mental, d'une scène, la représentation d'un événement imaginé et envisagé hors de tout rapport à une contrepartie matérielle préalablement existante. Détaillons le spectre pragmatique de ce temps verbal :

- l'habitude et la propriété permanente ou définitoire : *John gets up at 7, oil floats on water, dogs bark*. L'analyse traditionnelle veut que le jugement d'habitude ou de propriété par le locuteur s'appuie sur un constat récurrent d'occurrences antérieures multiples dont le présent simple ferait la synthèse, étant donc « anaphorique » dans son genre, ce qui invaliderait l'anaphore comme critère discriminant pour *be + -ing*. Ceci se tient logiquement, mais ne reflète pas la pragmatique allocutive : en disant *dogs bark*, le locuteur fait former par l'allocutaire / idéataire un savoir de manière directe, qui court-circuite l'expérience par laquelle lui-même a pu ou dû le constituer, et auquel l'allocutaire a pu ou non avoir lui-même accès. *Dogs bark* constitue un savoir stéréotypique à caractère encyclopédique : un couplage conceptuel direct « tangeant » relativement au sensible et indépendant de son aperception, qu'elle ait lieu ou non. L'absence de focalisation idéative sur l'accomplissement bloque la prise en compte du temps phénoménologique sous toutes ses dimensions : le présent simple est aoristique et non indexical ; le présent simple institue un savoir de toutes pièces par assemblage de notions entre le sujet et le prédicat sans référence à l'expérience ; le présent simple crée un savoir intrinsèque sans présupposition particulière (pas d'allusion à un vécu interlocutif partagé) ni inférence particulière (le locuteur ne se démarque pas du point de vue supputé de l'allocutaire). Au contraire, il s'agit de faire former par l'idéataire un savoir *anonyme*, dont la validité ne dépend pas des expériences relatives, respectives passées des interlocuteurs ; un savoir collectif formé dans l'histoire de l'espèce, irrévocable et incontestable par sa dimension de tradition coutumière, et constitutif d'un système de prédiction sur les expériences possibles à venir que nul ne puisse mettre en question pour cause de relativisme interlocutif. Le savoir que je te fais former par la procédure « forme simple n'est ni mon savoir, ni le tien (désaccord de type « configuration 1 »), mais *le* savoir, celui de la communauté langagière intégrale. C'est donc un problème de voix au sens polyphonique du terme, et ce qui manque à la théorie de l'anaphore en *be + -ing*, c'est la notion de prise en charge (*commitment*). Dans *dogs bite* ou *fire burns* on a bien des présupposés (combien de morsures et brûlures pour stabiliser ces conclusions ?) et des implications (combien d'enfants se feront encore mordre et brûler faut de les admettre ?), mais elles sont pragmatiquement liées à l'expérience ouverte et inclusive de la communauté langagière élargie dans l'espace et dans le temps extérieurs à la cellule dialogale, et non restreintes à l'expérience fermée et exclusive des participants à l'interlocution.

Ainsi, face au *common ground* générique et absolu, le fond de tableau fourni par le savoir encyclopédique projeté par les stéréotypes sur le lexique en condition de réemploi, on peut improviser la formation d'un *common ground* spécifique et relatif et complémentaire, ce petit plus de savoir expérientiel qui selon moi locuteur existe entre nous interlocuteurs. Ce faisant, je forme le « ring », l'arène privilégiée où nous allons pouvoir nous affronter : je délimite le périmètre du théâtre de nos joutes verbales. *Dogs bark* est incontestable à notre niveau, sauf à s'en prendre en bloc à un savoir culturellement reconnu en prenant pour arène l'ensemble de la scène sociale qui transcende totalement les limites de l'interlocution, ce que permet très précisément l'auxiliaire *do* (*Dogs do bark* : moi, contrairement à toi, souscris au *common ground* générique) ; *the dog is barking* est contestable à notre niveau relatif : dans le cadre de la scène verbale restreinte que je construis pour notre usage exclusif et partagé, nous pouvons nous opposer. Pour donner raison à Douay et Roulland, l'anaphore est partout ; mais pour les contester, on distingue deux niveaux de construction : la culture absolue, non marquée,

puissancielle, collective, générale, disponible, évidente ; et la culture relative, marquée, non préconstruite, que le locuteur doit former et faire former en situation pour y introduire ce qu'il en estime être le contenu pertinent.

L'anaphore, c'est l'opération de construction improvisée d'un sous-domaine culturel relatif et transitoire restreint à l'interlocution en vue d'y exécuter une joute, un affrontement de vues. C'est un accompli cognitif *fictif*, psychologiquement *reconstruit*, mais destiné à être effectivement assumé comme un accompli par l'idéataire : si l'idéataire n'a pas foi en cet accompli, la constitution du domaine culturel restreint réservé requis pour la formation de l'arène dialogale où doit se jouer l'opposition interlocutive sera un échec. C'est pourquoi il est si efficace d'en passer par une forme aspectuelle en *-ing* qui s'en porte garante : le scanseur *-ing* fait construire un domaine culturel restreint par les idéataires, le chronotype accompli omega. Selon sa psychologie, son humeur, son savoir, ce qu'il croit être l'état de l'autre et sa relation à l'autre, chacun va y mettre les « références », les antécédants expérientiels qu'il croit être les bons et imagine être conformes à ceux sélectionnés par l'autre – il y a toujours de l'espoir. La seule chose d'importance et que les interlocuteurs ne se méprennent pas sur le point de vue à propos duquel se joue l'antagonisme. Et comme il coïncide avec la partie émergée de l'iceberg, tout devrait bien se passer : dans *I'm remembering you*, c'est bien sur ce point précisément que porte le désaccord ; qu'il y ait succès ou échec de la convergence psychologique dans la simulation anaphorique pour constituer l'arène est sans importance.

Remarque méthodologique : dans la volumineuse littérature anaphoriste des anglicistes français, on s'efforce de faire valoir par des indices textuels le succès effectif de la convergence psychologique dans l'acte d'anaphorisation, ce qui suscite les critiques de Douay et Roulland à juste titre. Deux problèmes en effet : d'une part cette recherche qui se veut rassurante est inutile puisque l'anaphore est un protocole et non une fin en soi. D'autre part, elle ne risque pas d'être mise en échec, puisque les exemples analysés sont presque toujours ceux d'êtres de papier littéraires, sans réalité ni consistance psychologique vivante, mais pour lesquels un auteur aura échafaudé un simulacre de domaine culturel restreint, disposé par une conscience unique qui ne coïncide pas avec « celle » des personnages apparemment confrontés, et matérialisé sémiotiquement par du texte symbolique non référentiel. Des exemples extraits de corpus oraux spontanés, en revanche, montrent que malgré tous les ratages des procès d'intention réciproques et des « divergences anaphoriques », le processus aspectuel simulatif aboutissant à la formation du domaine culturel restreint pro forma fonctionne parfaitement et permet la mise en œuvre des oppositions dialogales. Comme dans *Astérix en Corse*, l'important n'est pas de savoir pourquoi on s'affronte, mais d'être persuadés qu'il y a une raison.

- la narration d'événements : le bien connu *The Queen walks to the throne*, prononcé par un commentateur *radiophonique* lors de l'intronisation de 1952, a pour effet idéatif de susciter la constitution d'un « film mental » aoristique, autonome, indépendant de toute corrélation indexicale situationnelle, à laquelle l'auditeur, qui n'est pas un téléspectateur, n'a pas accès. Cet emploi se rencontre aussi à la télévision bien sûr, dans les commentaires sportifs qui accompagnent l'événement, ou dans les « narrations culinaires » de la préparation des recettes télédiffusées. Ce que l'on a alors, c'est la mise à disposition en parallèle de la même action par des canaux distincts : le canal visuel, qui la donne à voir ; et le canal vocal, qui la fait construire sans référence à ce que le médium technologique donne à voir : le récit se désintéresse de l'indexicalisation pourtant réalisable. La motivation est simple : le cuisinier n'est pas en train de décrire ce qu'il fait – quel intérêt ? – mais de planifier le comportement pragmatique possible de l'idéataire, à savoir, guider la réalisation de la recette par celles des téléspectatrices qui seraient de fait en train de réaliser la même recette en temps réel, puisque tel est bien le but avoué de l'émission. Quand on entend « I pour the milk », on n'est pas

censé regarder le cuisinier « *pouring the milk* », mais bien exécuter « *I pour the milk* », reprenant pour son propre compte l'action rapportée au I locutif, et s'identifiant de facto à lui. Pour que cette adhésion fonctionne, il ne faut surtout pas mettre en exergue un contraste, une opposition entre des interlocuteurs dissociés : *I'm pouring the milk* « ce que je fais, c'est verser le lait, et non toute autre chose que vous pouviez imaginer » (l'opposition concerne bien le prédicat, pas le sujet) ; le cuisinier emploie occasionnellement *be + -ing* pour faire décrypter une manipulation jugée complexe et dont il suppose qu'elle pose problème au téléspectateur (en transitant par un domaine culturel partagé restreint simulé).

Il en va de même pour les indications scéniques théâtrales, auxquelles les acteurs en instance de préparation à la production sont censés se conformer dans l'action : *he sneezes* « il éternue », *he* étant l'acteur potentiel et distinct du narrateur fictif qui planifie l'action, pas son analyse. Dans la bande dessinée *Rupert*, la légende entraîne l'enfant à la formation autonome du sens indépendante de l'image même si bien sûr celle-ci est mise à disposition en parallèle en vue de catalyser l'émergence du sens chez l'apprenti lecteur : il s'agit à l'évidence d'une stratégie sémiotique à vocation pédagogique, largement éprouvée (cf. *Bécassine* et le *Sapeur Camembert*, dans la tradition des images d'Epinal).

Le plus bel exemple de non-indexicalité et d'absence de domaine culturel restreint se trouve dans la reconstitution d'actions non observées dans le cadre d'enquêtes policières. Dans le film *Minority Report*, la police détecte et enregistre les prémonitions des « Precogs », êtres humains visionnaire en léthargie contrôlée qui vont permettre l'arrestation anticipée de meurtriers à venir avant l'accomplissement du meurtre. Le créateur du système connaît l'existence d'un défaut et doit assassiner une femme qui risque de rendre la chose publique. Pour ce faire, il fait réaliser par un homme un meurtre manqué, détecté par les Precogs, puis tue la femme de ses propres mains, lui-même détecté à son tour, mais il sait que la ressemblance entre les meurtres amènera le technicien à considérer la seconde prémonition comme une réplique déformée de la première, et à l'effacer des enregistrements conformément aux consignes. Dans l'exemple suivant, un enquêteur, en passe d'éventer l'astuce, reconstruit le scénario en question :

2. *Technician takes a look, thinks he's looking at an echo, and erases it.*

« Le technicien jette un coup d'oeil, croit avoir affaire à un écho, et il l'efface. »

Pour l'article zéro : ces enquêteurs utilisent entre eux le jargon de leur métier. Dans leur univers professionnel, la présence d'un technicien aux commandes de l'ordinateur qui scanne les prémonitions va de soi et n'a pas à être analysée en termes d'association ou dissociation interlocutive par les articles (la RID de la TRI) : cette évidence relève du socle culturel générique large dans lequel s'inscrit l'interlocution et non d'un domaine restreint à construire par une marque « d'anaphore » comme *the*. Si *moi* je *vous* présente la scène filmée, il faudra bien que je construise entre *nous* un domaine restreint (*the technician*) en remplacement du socle générique professionnel qui, pour nous, n'existe pas. Dans un colloque, par contre, on entend couramment *Paper's title is...*

Pour les temps verbaux : sans transiter par la progression phénoménogénétique, on a *takes*, *thinks* et *erases*, qui font construire à l'idéaire une histoire sans mise en perspective analytique des étapes du processus psychologique (fond de tableau, anaphore à la pseudo-base culturelle) et dialogique (constitution de la scène et disjonction) ; et avec focalisation, on a *thinks he's looking at an echo*, qui présuppose la connaissance de l'existence des répliques, de l'instruction d'effacement les concernant, et suscite le passage à l'action appropriée ; et d'un point de vue dialogique, on a bien l'opposition : en aucun cas un opérateur n'est censé falsifier les données en les effaçant, sauf s'il est convaincu qu'il s'agit bien d'une réplique ; dans « *thinks he's looking at an echo* » on transite d'un accompli où l'opérateur, *en désaccord*

avec lui-même, n'est pas prêt à l'action, à un inaccompli où le même opérateur, concerté et réconcilié avec lui-même, va pouvoir agir. Avec *be + -ing* dissociatif, l'idéataire réflexif est, littéralement, *at two minds*. Ceci se corrèle à la théorie mosaïque de la conscience (Chapouthier) transférée à la linguistique (Robert & Chapouthier 2006).

La forme « progressive » fait mesurer à l'idéataire la progression phénoménologique objective, subjective et dialogique, constituant par la morphologie vocale même l'acte de phénoménologie langagière, avec pour finalité intentionnelle l'anaphore présuppositionnelle, la pseudo-base culturelle restreinte, l'ouverture de l'espace d'opposition, la singularisation du point de vue subjectif, la progression cataphorique vers la gestion du conflit, la concertation, la coordination des plans d'action. L'absence de cette marque, c'est l'absence de cet acte : pas d'accomplissement objectif, pas d'indexicalité, pas d'arrière-plan ni d'implicature, pas d'opposition dialogique, et une prédication d'actions, de faits ou d'évènements issue du socle culturel communautaire et non de la négociation interlocutive. D'autres formes aspectuelles comme le parfait réalisent d'autres profils de focalisation phénoménologique idéative, à modéliser dans une autre étude. Pour l'heure, tournons-nous vers le profil de focalisation propre à des périphrases homologues dans d'autres langues.

Au terme de cette construction, on peut résumer la valeur opérationnelle de l'action vocale « périphrase verbale d'inaccompli » dans les termes suivants :

<i>Be + V-ing</i> fait scander par l'idéataire la progression de son parcours phénoménogénétique.

Cette formule lapidaire, à elle seule, prévoit la totalité du spectre interprétatif de la périphrase : aspect objectif (accompli / inaccompli), aspect subjectif (anaphore / inférence), aspect dialogal (engagement élocutif / opposition allocutive) et distribution dialogique (idéataire externe ou interne). Elle insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de décrire mimétiquement une réalité, qu'elle soit physique et « externe » ou psychique et « interne », mais bien d'expliquer comment, par le biais d'une action vocale, on oriente le parcours formateur d'une « représentation », affectant par là même la nature de l'expérience sémantique que l'on (se) fait éprouver. Et dans le cas de l'aspect progressif anglais, cette différence consiste à savoir si l'on fait prendre (par le ou les idéataires) la représentation en formation pour « os de contention » dans le cas d'un règlement de comptes à exécuter sur la pseudo-base culturelle restreinte et interlocutive, ou si (forme simple) l'on renvoie les sources lexicales du réemploi aux stéréotypes formés dans le cadre du « common ground » communautaire générique, mettant de facto la représentation aboutie à l'abri d'un conflit interlocutivement confiné. La conduite vocale de la scansion progressive imprime à l'idéataire la première expérience sémantique ; l'abstinence aspectuelle, la seconde.

La démarche est posée et les faits anglais sont exposés. Pour mieux les circonscrire, on terminera en présentant plus brièvement des parcours phénoménogénétiques sensiblement différents pratiqués par des périphrases verbales d'autres langues aux profils structuraux sensiblement divergents.

3. Espagnol *estar* + gérondif

En castillan, la périphrase *estar* + gérondif comprend un verbe de localisation spatiale ou temporelle *estar* qui, dans le lexique, s'oppose à un verbe *ser* réservé aux définitions, propriétés naturelles et permanentes. *Ser* passe pour exprimer des propriétés stabilisées (*el delantal es rojo* « le tablier est rouge »), et *estar* des accidents (*el delantal está sucio* « le tablier est sale »). On sera toutefois gêné par des exemples délicats : *la fiesta es en el barracón* « la fête a lieu dans le hangar » - les noms d'évènements transitoires seront définis, et non situés accidentellement, par leur localisation spatiale, donc par *ser* et non *estar* ;

certaines propriétés théoriquement permanentes comme *ser rico* « être riche » peuvent être présentées comme accidentelles : *estar rico* = se comporter, aux yeux du locuteur, comme si on était riche, alors que selon la doxa on ne l'est pas – *qué rico estás hoy!* « te voilà plein aux as, dis-donc ! » dirait-on d'un radin notoire pris à offrir la tournée générale dans une *bodega*. Et on sera bloqué par des contrastes comme *la película es / está buena* « le film est bon » où il est rigoureusement impossible de justifier l'alternance par une différenciation référentielle du type permanent / transitoire. Or les contextes révèlent clairement le caractère dialogique de l'alternance. Le locuteur dit *la película es buena* lorsqu'il pressent qu'il n'y a aucune raison d'anticiper un désaccord de l'interlocuteur – typiquement la configuration 2 de la TRI. Et un locuteur emploie *está* lorsqu'il anticipe ou met en exergue un désaccord de cette nature, ou du moins se réserve à titre personnel la responsabilité du jugement qu'il assume sans y associer autrui :

3. *La película está buena no sé por que hay gente dicen que la peli es un asco* (blog)
« Ce film est bon je ne sais pas pourquoi il y a des gens qui disent qu'il est nul. »
4. *La película está buena. En lo personal a mí me gustó.*
« Ce film est bon. Personnellement, j'ai aimé. »

Certains locuteurs s'amuse même à redoubler les points de vue :

5. *Maria Sharapova – Wimbledon : es buena, y está buena.*
« Maria Sharapova : c'est une bonne, et elle est bonne. »

Glose (surtraduction délibérée): “on la dit bonne, et nous confirmons” (titre d'une video en ligne); ici le « posteur » se permet d'assumer personnellement, à titre de confirmation, ce que la doxa dit déjà, se posant par la même en spécialiste ayant autorité suprême. Peut-être retrouve-t-on le clivage propriété / accident (elle est bonne en général, et pour le coup elle l'a été à Wimbledon) mais dans ce contexte ce n'est pas évident ; en outre, le point de vue général, forcément celui de la doxa, contrasterait avec le jugement individuel relatif au championnat, confirmant l'analyse. Point important, *estar* est issu du latin *stare* « être debout », « se tenir », *stand* : *estar* sélectionne un instant interruptif ou suspensif, une sorte d'arrêt sur image par rapport auquel la dissociation interlocutive va pouvoir jouer.

De ce fait le reste semble logique : les grandes définitions sont culturellement consensuelles, les propriétés stabilisées ont moins de chance de faire l'objet d'évaluations personnelles singularisées ; un locuteur qui dirait *el delantal está rojo* rendrait son jugement relatif à son point de vue exclusif, impliquant soit que la perception de couleur est relative à sa position dans l'espace et dans le temps mais qu'elle pourrait évoluer (variation de couleur objective), soit que le tablier lui paraît rouge à lui mais qu'on pourrait en discuter, comme s'il pressentait et faisait ressentir une absence de consensus sur la question – la relativité étant cette fois du côté de la catégorisation subjective de la couleur. Dans les deux cas il y a un problème – on ne voit ni comment la couleur objective pourrait évoluer, ni comment sa catégorisation subjective pourrait être mise en débat : la phrase ne fait pas sens. Pour les accidents temporels (*el delantal está sucio* « le tablier est sale »), une contingence est inévitablement relative au point de vue du locuteur qui se pose en témoin ; idem pour les localisations spatiales transitoires : *Juan está en casa* « Jean est à la maison » - *Juan es en casa* laisserait entendre que la conjonction *Juan / casa* n'est pas relative aux coordonnées spatio-temporelles accidentelles du locuteur, et donc, pourrait relever du fait stabilisé relevant du consensus unifiant des points de vues multiples sans coordonnées relatives partagées. Avec les adjectifs, *ser* introduit une propriété consensuelle (*ser cómodo* « être confortable ») rapportée par hypallage à un objet soumis à un regard collectif, alors que *estar* singularise un sentiment individuel (*estar cómodo* « se sentir à l'aise ») ; ceci permet des contrastes selon le verbe

utilisé : *equivocado* « erroné » / « dans l'erreur », *aburrido* « ennuyeux » / « ennuyé », *confuso* « confus / troublé », etc. (Freysselinard 1990).

Avec le verbe *estar*, la construction *estar* + gérondif est sémantiquement plus précise que *be* + *V-ing* anglais. Le verbe *estar* a pour effet de focaliser l'attention de l'idéataire sur un instant sélectionné au sein du déroulement du procès présenté comme une progression par le gérondif en stipulant par le choix lexical de *estar* que le point de vue de l'idéataire n'est pas associé à celui du locuteur ; de ce fait, la périphrase met en exergue la différenciation des savoirs respectifs. La principale fonction de la périphrase espagnole est celle d'une mise à jour des connaissances spécifiques de l'allocutaire, de le « mettre au courant » : la livraison de l'instantané permet la reconstruction de l'accompli qui a échappé à la perception ou à la connaissance de l'interprétant, exactement comme l'incipit in medias res littéraire. Cette périphrase n'a pas du tout la saillance de *be* + *-ing* anglais, elle instaure au contraire un cadre, un fond de tableau, une base, l'assiette « en creux » où s'installe le procès principale, jouant par rapport au présent simple un rôle analogue à celui de l'imparfait français relativement au passé simple dans le domaine du passé :

6. *Estoy trabajando en una empresa desde hace unos meses y cuando fui contratado me dijeron que lo hacían por un período inicial de seis meses, aunque no hemos firmado ningún contrato por escrito. ¿Es legal ?*

« Je travaille dans une entreprise depuis quelques mois et quand j'ai été embauché ils m'ont dit qu'ils le faisaient (que c'était) pour une période initiale de six mois (pour six mois pour commencer), bien que nous n'ayons signé aucun contrat écrit. Est-ce légal ? »

« I have been working in a company for a few months... »

Les traductions révèlent que (i) cette fonction de mise à jour du savoir allocutif ne suffit pas à motiver la sélection de *être en train de* en français, de fonction plus spécialisée (*en train de* est ici superflu, voire maladroit) ; et (ii) le rattrapage est souligné en anglais par une intégration rétrospective de l'accompli sous la forme de la périphrase en *have* + participe passé, laquelle ne se confond pas avec le rapport symptôme / diagnostic évoqué pour *be* + *-ing*. La mise à jour peut avoir une simple valeur de cadre, fond de tableau, contexte ou arrière-plan dans lequel s'inscrit l'événement sur lequel l'attention devra être focalisée, à la manière de l'imparfait français en contexte passé ; mais la périphrase espagnole n'est pas mémorielle : elle ne suscite pas la récupération d'un savoir mémorisé et disponible ; au contraire, elle met en exergue la nécessité de combler un vide. Comme en anglais, la récupération anaphorique d'une pseudo-base culturelle interlocutive restreinte a pour effet la constitution du domaine où va se jouer l'opposition dialogale. Ce trait est saillant lorsque l'enjeu confine à la prise de conscience :

7. *¡Estoy viendo !*

« Je vois bien ! »

'Tu aurais dû constater que je vois, donc m'épargner ta remarque. Puisque tu n'as pas constaté que je vois, je te le fais constater.' (oppositivité). La valeur modale (exaspération) est déterminée par la projection prosodique et la prise en compte d'éléments non linguistiques (regards, gestes, nature du procès, identité du sujet etc.).

La périphrase castillane n'est pas incompatible avec les verbes perceptuels et cognitifs : suggérer à l'allocutaire qu'il a manqué le début de l'action pour le relier à un cadre (*estoy trabajando*) et éventuellement susciter une réaction (*estoy viendo*), ce n'est pas le faire s'attarder sur la durée du procès pour l'ériger en symptôme à diagnostiquer ; en anglais **I am seeing* n'est pas symptomatisable (alors que *I am seeing pink elephants* l'est) – sauf peut-être pour un aveugle miraculé qui retrouverait la vision.

Cependant le castillan actuel développe des emplois de type symptôme / diagnostic très similaires à ceux de l'anglais et pour lesquels on peut soupçonner des faits de mondialisation rhétorique et stylistique :

8. *Lo que estamos viendo es un cambio climático mayor.*
What we are seeing / witnessing is a major climate shift.
« Ce à quoi nous assistons (selon moi, mais tout le monde n'est pas d'accord sur la question), c'est un changement climatique majeur. »
9. *Este premio es uno de los más importantes que se dan en Chile y significa que estoy haciendo algo que los demás valoran.*
« Ce prix est l'un des plus importants qui existent au Chili et ça veut dire que je fais / suis en train de faire quelque chose que les autres reconnaissent. »

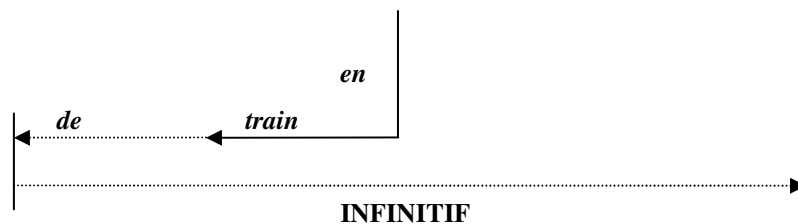
Le point commun qui détermine un domaine pragmatique partiellement partagé par *estar* + gérondif et *be* + V-ing, c'est l'oppositivité dialogique : les deux sont des marques d'assertion subjective et de dissociation dialogale, ou dialogique (si l'idéaire est réflexif). Les points de divergences qui motivent l'existence de zones de non-coïncidence ont trait à la polyvalence phénoménologique de l'anglais : la périphrase espagnole n'a pas pour fonction obligatoire de susciter un diagnostic interprétatif et ne possède pas la portée prospective et évaluative caractéristique de -ing. Par contre, la programmation lexicale par *estar* de la fonction dissociative va amplifier la portée rétrospective du rattrapage de savoir : *estoy trabajando* est compatible avec *desde muchos años* « depuis de nombreuses années » (vs anglais). En somme, l'espagnol réalise la prise en compte de l'accompli du procès, même très étendu, pour stigmatiser l'écart des points de vue, alors que l'anglais, plus polyvalent phénoménologiquement, fait de l'accompli un révolu non seulement aspectuel, mais psychologique et partagé, et le sens et l'origine de *estar* semble jouer un rôle déterminant dans ce contraste. Signalons enfin que si le progressif *castillan* crée un effet de « fond », il contraste sur ce point avec le progressif *catalan* de même forme, qui pour sa part crée un effet d'évènement remarquable mis en saillance, alors que l'effet de fond est obtenu par une autre périphrase progressive, *anar* « marcher » + gérondif (présentée dans une étude à paraître). C'est dire que l'effet instructionnel d'une périphrase résulte toujours d'un compromis entre (i) sa composition formelle et (ii) le jeu des oppositions à d'autres formes qui détermine sa valeur (au sens saussurien). Il n'est donc pas question de postuler une valeur instructionnelle uniformisée pour toutes les périphrases verbales romanes de type « être » (dérivé de *stare*) + gérondif pour l'ensemble des langues romanes qui la possèdent.

4. Français être en train de / être à + infinitif

La locution française, manifestement plus complexe que les précédentes, a suscité bien des discussions (Darbelnet 1958, Le Goffic 1983, Chuquet 1994). Elle aurait selon les cas une valeur descriptive ou interprétative (Dubos 1994) et peut induire une valeur de discordance qui a été formalisée dans le cadre culiolien (Franckel 1989) et modélisée dans le cadre adamczewskien (Lachaux 2005). Elle soulignerait l'agentivité du sujet (*il est en train de travailler*), ou la réduirait (*il est en train de dormir*), la soumettant au regard évaluatif du locuteur. Elle focaliserait le sujet, mais bizarrement elle est compatible avec un sujet impersonnel – *il est en train de pleuvoir* – sauf à considérer que ce *il* renvoie à la personne d'univers guillaumienne théorisée par Moignet (ce que confirmerait l'alternance avec l'ancrage déictique *ça pleut*, mais on a une difficulté avec **c'est en train de pleuvoir*, **je le vois pleuvoir* / **je vois ça pleuvoir*, cf. anglais **I see it rain / raining*). Françoise Lachaux, bien que dans le cadre théorique Adamczewski, rejoint les positions de la TRI : *être en train de* est utilisé par un locuteur qui anticipe un désaccord de l'allocutaire et contraste avec *be* +

V-ing anglais, périphrase qui met en exergue la présupposition d'un savoir partagé. Mais comment se fait-il que d'un point de vue pragmatique la périphrase française apparaisse bien plus spécialisée dans son usage que ne l'est *be + -ing* anglais ?

Repartons du projet initial : déterminer la valeur opérationnelle de *être en train de* comme chaîne d'actions vocale (*être, en, train, de*) qui vectorise la conduite de l'idéation par l'idéataire réflexif (pensée intérieure monologale) ou transitif (allocutaire d'un acte communicationnel effectif) et profile l'expérience sémantique aboutie avec une finalité intentionnelle. *Etre* réalise une connexion sujet / prédicat à l'instant de parole, en une opération de localisation dans un repère. Ce repère, c'est *train*, non pas le véhicule automoteur tracteur des réseaux ferroviaires, mais le nom déverbal désignant l'action de *traîner derrière soi, tirer, tracter* (avec l'effort, la détermination, la ténacité, la continuité que cela suppose) : *train* valorise l'énergie agentive du contrôle de l'action orientée vers une finalité intentionnelle ou résultative et, dans le même temps, suscite un regard rétrospectif vers son origine aspectuelle, son seuil d'inchoation. A sa suite, la préposition *de* fixe une borne « perfective » à cette remontée aux origines inchoatives et stabilise le seuil d'amorçage du procès. Enfin, l'infinitif réamorce une vision prospective et ascendante du procès à partir du seuil initial reconstruit et projette en perspective une visée d'effet ou de résultativité, ce qui confère à la périphrase une orientation perfective que n'ont pas les périphrases progressives construites avec un gérondif. En schéma :



On peut être surpris par une lecture aussi naïvement compositionnaliste et linéaire de la locution, pour le moins déplacée par rapport au rejet de telles démarches qui prévaut actuellement, mais en attendant, si l'on se complaît un instant à l'effectuer, on obtient un scénario cognitif, une « feuille de route mentale » de la construction interprétative du sens parfaitement plausible et en adéquation avec les effets de sens constatés. On a en effet un accompagnement métalinguistique continu et cadré de la démarche de l'idéataire que le locuteur doit faire aboutir à un résultat précis. En détail :

- *être en train de* fait opérer un rattrapage, voire une reprise corrective de la constitution du procès. Celle-ci a lieu quand l'allocutaire n'a pas pu assister au procès pour des raisons matérielles d'absence physique à l'espace perceptuel, comme en témoigne typiquement la conversation téléphonique :

10. *Allô chérie, le train est en train d'entrer en gare.*

Ou lorsque l'idéataire déficient en matière de perception ou de conscience des circonstances n'a pas détecté l'amorçage de l'évènement ou ne l'a pas pris en compte pragmatiquement :

11. *Il est en train de pleuvoir (il faut rentrer le linge en urgence)*

Etant donné que l'idéataire est diversement réparti entre le locuteur et l'allocutaire selon les contextes, « il est en train de pleuvoir » fait état de la conduite d'une prise de conscience qui concerne autant l'allocutaire que le locuteur lui-même, et amènera soit l'allocutaire à reconsidérer sa position par rapport au locuteur, soit le locuteur à reconsidérer sa propre

position vis-à-vis de celle qu'il s'était antérieurement formée (l'inconscience de la pluie et l'absence de réactivité pragmatique pertinente) : la forme *être en train de* fait mettre en scène une opposition dialogique et/ou dialogale par tous les percepteurs-idéataires en présence, mais rien ne dit que tous instancient la configuration disjonctive de la même manière ou de manière simple ; il peut en découler une prolifération des chemins interprétatifs dont nul ne s'aperçoit ni n'a cure, chacun se demandant comment soi-même et autrui doit ou va réagir à la révélation : une configuration disjonctive, insistent Douay et Roulland, est bien un schème ininstancié à reconstruire et non un matériau psychologiquement incarné, d'où ce potentiel de divergence. Le locuteur peut se réserver le rôle de l'idéataire et s'infliger un « remontage de bretelles cognitives » proprement réflexif :

12. *Serais-je en train de me faire avoir ?*

Propos d'un internaute sur un blog qui, tout à coup, découvre sur un blog qu'il paie son pourvoyeur d'accès à internet beaucoup trop cher ; et apparemment, *il a du mal à se croire*, mais la duplicité est possible, puisque cette simulation de spontanéité est postée sur le web : à qui la question s'adresse-t-elle vraiment ? Qui sont les destinataires de la révélation ? Et ce « locuteur » était-il sensible au problème du triage, a-t-il joué, ou perdu le contrôle sémantique sans s'en apercevoir ? Chaque interprétant, dans son coin, construit une solution interprétative satisfaisante et en reste là, persuadé d'avoir élucidé le « sens » univoque « exprimé » et « transmis » par la forme, mais ce scénario rassurant s'effondre à l'analyse : on ne peut reconstituer ni ce que ce locuteur a voulu dire, ni ce qu'il a effectivement dit et à qui, ni même s'il avait un projet sémantique achevé au départ, ou plusieurs. L'important est de croire en cette univocité pour qu'elle prenne corps en chacun de nos esprits.

- conformément au propos de Lachaux et à l'analyse de *be + -ing* par la TRI, on observe une très forte disjonction des points de vue interlocutifs, plus forte que jamais à vrai dire : si le locuteur se donne à ce point la peine de conduire l'allocutaire vers une réduction de l'écart entre savoirs respectifs, c'est bien qu'il y avait disjonction patente et urgence matérielle. Simplement, la disjonction peut s'installer entre le locuteur (conducteur intuitif des opérations phonatoires) et lui-même en temps qu'idéataire réflexif (bénéficiaire du chemin cognitif vectorisé par la chaîne phrastique : le flash back et le réamorçage, la mise à jour du rapport phénoménologique au monde environnant). L'infinitif étant la forme lemmatique du verbe, il sert aussi à sélectionner paradigmatiquement un procès lexicalement nommé au détriment d'autres procès envisageables par d'autres unités lexicales ; en termes structuralistes, l'infinitif définit l'action selon la relation oppositive et distinctive entretenue avec des lemmes en vis-à-vis dans un paradigme fictif. Dans le cadre de la dissociation interlocutive, ceci peut se traduire par une mise en contraste des sélections respectivement rapportées aux points de vues mis en antagonismes :

13. *Je te signale qu'il est en train de pleuvoir (et non de faire beau comme tu semblais l'imaginer).*

Cette contrastivité peut être utilisée à des fins de substitution pure et simple lorsqu'il s'agit de présenter une situation fictive au début d'une « diapositive » narrative :

14. *Tu es en train de te préparer pour aller à un rendez-vous galant et tu constates qu'un énorme bouton te pousse sur le nez. Qu'est-ce que tu fais ?*

Si la lectrice n'a vraiment rien compris, elle répondra soit « je lis mon magazine féminin », soit « je me regarde dans le miroir ». Mais en principe, il faut comprendre : « quoi que tu sois réellement en train de faire (et que moi je ne vois pas), accepte d'oublier momentanément cela, suspens ton incroyance envers d'autres propositions possibles, et imagine un instant que tu es en train de te préparer... » Une fois que ce contrat de relations et de bonne conduite

fondée sur la dissociation et la substitution est posé, une fois le principe du réaligement admis, il est possible de continuer sans plus s'attarder sur la conduite de cette réindexation : ... et tu constates qu'un énorme bouton te pousse sur le nez. *Est en train de te pousser sur le nez* semble possible, mais sémantiquement lourd à gérer : il mettrait en exergue une prise de conscience réflexive – c'est le cas de le dire – de la victime face au miroir et ferait perdre de vue la démarche d'accompagnement initial ; on aurait successivement une périphrase transitive et une réflexive, avec, dans le cadre du modèle ducrotien, un risque d'égarément polyphonique. La portée pragmatique cataphorique de la révélation est soulignée par la question, et la liste des réponses attendues du type « je hurle », « je me jette sur ma réserve de cosmétiques », « je perce la chose », etc.

- Dans la périphrase française, *train* met l'accent sur la notion d'effort, d'action contrôlée et dirigée, et d'orientation vers un résultat terminal (ou un effet ne correspondant pas nécessairement à un seuil) : le locuteur focalise une *énergie*. Or, dans le cadre de la disjonction interlocutive, ce qui va être stigmatisé chez l'idéataire antagoniste va précisément relever de *l'inertie* : un défaut ou une inadéquation d'action dans le contexte considéré, défaut qu'il s'agit de corriger en reprogrammant l'action pragmatiquement adéquate. De manière générale, ceci est implicite, mais parfaitement clair : *il est en train de pleuvoir* ; et donc, en quoi cela modifie-t-il nos projets ou actions courantes (promenade...) ou détermine-t-il les actions que nous devons entreprendre (rentre le linge...), s'il en est ? L'énergie prêtée par *train* au sujet agentif ou pseudo-agentif, même de manière totalement fictive pour un sujet impersonnel, stigmatise par mise en contraste implicite l'inertie de l'idéataire dans la situation révélée et crée les conditions d'une réaction adéquate. *Serais-je en train de me faire avoir ?* (Donc : dois-je résilier mon abonnement ?) *Le train est en train d'entrer en gare.* (Visée perfective : l'entrée arrive à son terme ; implication : Reste garée en double file et attends-toi à me voir arriver d'un instant à l'autre).

On tient ici ce qui différencie fortement *être en train de* des périphrases anglaise et espagnole : la portée cataphorique de la mise à jour réalisée par *être en train de* dans le cadre d'une disjonction interlocutive est matérielle et pragmatique, essentiellement orientée vers l'action par le contraste *énergie du sujet / (inertie de l'idéataire)* véhiculé par *train*. En cela, elle se distingue de la périphrase espagnole, qui valorise un écart de savoirs sans promouvoir une réactivité pragmatique (arrêt sur image en *estar*) ; et aussi de la périphrase anglaise, qui articule un rapport symptôme / diagnostic dont les contenus sont très ouverts : il peut s'agir d'une réactivité immédiate, comme dans *Daddy's reading the newspaper / Papa est en train de lire le journal* (au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je te signale qu'il lit, donc ne le dérange pas) ou d'une caractérisation plus théorique, évaluative, intellectuelle ou émotionnelle, mais non orientée vers l'action. Par exemple, *the bride was wearing a white silk wedding dress* ne pourrait se traduire par *la mariée était en train de porter une robe de soie blanche*, qui d'une part agentiviserait la mariée à cause de *train* (ceci traduirait *was carrying*, pas *was wearing*), et d'autre part pécherait faute d'impliquer une réaction pragmatique pertinente pour l'idéataire dénoncé comme inerte – en quoi ceci le concerne-t-il, quel type de réaction est-il censé avoir face à cette prise de révélation ? A l'interprétation, avec *être en train de*, on ne parvient pas à donner substance au contraste *énergie du sujet énoncé / inertie du sujet interprétant*. En anglais, *be + -ing* ne pose pas un tel contraste, se contente de soumettre à l'observation un *échantillon aspectuel* qui doit faire l'objet d'un *diagnostic interprétatif*, et ne souligne aucune distorsion de cet ordre.

Dans ces conditions, on comprend que les trois périphrases sont réunies par un facteur commun, la construction analytique du procès par un idéataire dirigé par le locuteur selon des cheminements propres, avec des effets de disjonction interlocutive comparables qui rendent possibles des analogies de traduction. Mais il existe aussi des zones de différenciation

irréductible liées aux propriétés lexicales (*estar* et l'arrêt sur image) ou le profil du parcours (*train* et le contraste énergie subjectale / inertie de l'idéataire). La mise en exergue contextuelle de ces singularités peut avoir pour effet d'interdire le recours aux chemins phénoménogénétiques apparemment homologues en traduction : il est fréquent que *être en train de* ne puisse pas traduire *be + V-ing*, etc.

- Marginalement, *être en train de* alterne avec *être à* en français :

15. *Ça fait quinze jours que je suis à préparer cette communication et je ne m'en sors pas.*

L'absence de *être en train de* fait que l'on n'a à l'interprétation ni le retour rétrospectif sur une inchoation manquée à réamorcer, ni la disjonction interlocutive, ni l'implication de réactivité pragmatique. En revanche, la préposition *à* introduit le procès infinitif comme sélection exclusive au détriment des autres possibilités logiquement envisageables : *tant que je suis à préparer ce travail, je ne suis pas à faire autre chose* ; l'analogie nominale est flagrante, et l'infinitif est bien la forme nominale du verbe : *tant que je suis au four, je ne suis pas au moulin*. On avait pour *être en train de* le même contraste, mais projeté sur l'antagonisme disjonctif entre interlocuteurs : *ça fait quinze jours que je suis en train de préparer ce travail* (contrairement à ce que tu imagines, je me consacre à ça et pas autre chose). Avec *à*, le même contraste est rapporté au seul locuteur et non projeté sur l'antagonisme interlocutif : *ça fait quinze jours que je suis à faire ça* (et ça m'ennuie, car j'avais autre chose à faire - aucune opposition allocutive sur la question).

Dans notre analyse, le chemin aspectuel suivi par chaque périphrase dans la construction du sens est constitutif des formats de la réception allocutive : *être en train de*, avec la rétrospection et le réamorçage, pose une mise à jour et une disjonction interlocutive ; *être à*, uniquement prospectif, désigne une sélection et implique des exclusions mais n'établit pas une telle dissociation. Ce subtil *distingo* est malaisé à traduire : en espagnol *estar a* n'existe pas, et en anglais *is to* détermine un programme d'action relatif au sujet et non son exécution, qui demeure sujette à caution (le rapport de *à* à l'infinitif français n'est pas du tout le même que le rapport de *to* à la base verbale anglaise, et le parallélisme de surface masque des chemins phénoménogénétiques très différents). En revanche, certaines langues romanes (portugais) ne possèdent que la périphrase en *être à*, et d'autres, comme le gallo, alternent les deux. Enfin, une particularité de *être à* français est le haut degré de contrainte sur la nature du sujet et son rapport au procès : il s'agit impérativement d'un animé humain qui contrôle la sélection du procès ainsi que l'éviction de ceux au détriment desquels elle se réalise, ce qui suppose la volition. On peut donc *être à travailler*, *être à manger*, mais pas *être à dormir*, qui n'est apparemment pas attesté ; de même, le sujet impersonnel est exclu (**il est à pleuvoir*). Ceci peut surprendre, vu que l'on a montré comment *être en train de* valorise l'agentivité, même fictive, du (pseudo-)agent et stigmatise l'inertie de l'idéataire : on pourrait imaginer que *être en train de* serait plus exigeant que *être à* en matière de contraintes d'agentivité du côté du sujet.

En fait, l'aspect résout peut-être la question. Avec *être en train de*, le point de vue adopté est postérieur à l'amorçage : on n'en est plus à étudier les conditions de prise en charge de l'action par l'agent candidat ; le principe de l'exécution étant acquis, ce qui le conditionne est présupposé, sans importance, donc les facteurs de détermination s'effacent et les contraintes avec. C'est ce qui « autorise » la « simulation d'agentivité » pour un sujet impersonnel (« il est en train de pleuvoir ») pour stigmatiser l'inertie de l'idéataire. Avec *être à*, le point de vue adopté, inchoatif d'entrée de jeu, est celui où s'exercent les déterminations présidant aux conditions de prise en charge de l'action par l'agent candidat : l'idéataire prend en compte l'adéquation agentive. En outre, *à* est une marque de sélection explicite (à Paris) impliquant des exclusions implicites (vs à Lyon, à Marseille) : coupler cet opérateur de sélection à

l'infinif, c'est en faire l'amorceur de l'inchoation, dont les conditions de validations sont paramétrées par l'agentivité du sujet. En conséquence, l'auteur de la sélection marquée par à est aussi le sujet, pas le locuteur ni l'idéataire : *il est encore à traîner dans les bistros* rapporte le choix de l'action *traîner dans les bistros* (et l'exclusion d'autres choix possibles comme *rédigier sa thèse*) au sujet agentif et psychologique simulé il et non à l'un ou l'autre des partenaires interlocutifs ; d'où l'effet modal d'évaluation appréciative de ce sujet en fonction du choix observé (cf. *encore, traîner*). Il faut donc un sujet doué de volition et psychologiquement consistant (**le chat est encore à griffer les coussins*).

Ces propriétés n'ont rien d'anecdotique : elles montrent comment deux parcours phénoménogénétiques contrastés engendrent en chemin un système de contraintes progressif qui ouvrent des possibilités et en ferment d'autres dans le profil de l'expérience sémantique terminale, telles que : mettre à jour la conscience de l'idéataire pour le faire réagir (*être en train de*), c'est parcourir un chemin qui esquive l'instant d'étude des propriétés subjectales et occulte la pondération de sa psychologie ; sonder les motivations de l'agent (*être à*), c'est se concentrer sur l'instant initial de détermination de ses propriétés et s'interdire l'embarquement post-initial requis pour une procédure de mise à jour de l'idéataire : parler c'est agir corporellement sur le ou les esprits, et on ne peut pas tout faire en même temps. Et ces chemins sont bien phénoménogénétiques : adopter la posture de sélection inchoative en *être à*, c'est (se) faire vivre une action sémantique définie, le sondage des motivations psychologiques subjectales ; la pratique récurrente du cheminement et l'expérience de ses effets détermine les conditions de réemploi qui attachent cette « valeur » à la « structure » et devient « intentionnelle », d'où l'illusion qu'elle « l'exprime ». De même, adopter la posture rétrospective et réinitialisatrice *être en train de*, c'est (se) faire aboutir à une autre expérience sémantique non moins définie, la stimulation de l'énergie de l'idéataire.

5. Gallo *eytr a / eytr en train de + infinitif*

A l'inverse du français, la périphrase la plus habituelle est de très loin *eytr a*, alors que *eytr en train de* est marginal et sémantiquement très marqué. *Eytr a* marque la sélection par le locuteur du procès dans lequel le sujet grammatical se trouve engagé, avec une nuance précise : il s'agit toujours d'une activité prévisible pour la communauté langagière relativement à l'agent considéré dans le contexte évoqué ; par exemple, pour un fermier, une tâche agricole ou manuelle, pour une fermière, une tâche domestique, pour un ivrogne, une activité éthylique, etc.

16. *Alicz, mon àutr soer, yèll, est a chopae dan son leit.*

« Alice, mon autre sœur, elle, est à se reposer dans son lit. »

17. *On ouèt eune-heure-qui-fét-medi sounë au clochë de l'eglise jusse comme l'Eulalie entere dans le celië pour veni cri ses bounoumes pour rouchë.*

- *T'y es core à bère, qu'o dit à Tchudecane qui bevë à même la pélette le cite nouviao.*

- *Ben, faout tout comme ben le gouti, qu'i reponit en se delechant et essuant sa moustache o la manche de sa vesse.*

« On entend une heure, c'est-à-dire midi à l'heure officielle, sonner au clocher de l'église juste comme Eulalie entre dans le cellier chercher les trois hommes pour le repas.

Tu es encore en train de boire, dit-elle à Cul-de-cane qui avalait à même la casserole de service le cidre nouveau.

Il faut tout de même bien le goûter, répondit-il en se léchant les babines et s'essuyant la moustache d'un revers de manche. »

Eytr a requiert une compréhension partagée du cadrage culturel de l'action singularisée. C'est cette forme qui est utilisée pour introduire un commentaire modal (jugement, évaluation) relatif à une scène :

18. *J'ae deiù tabut o mez qenèu. Deù matein diq o seir, ils sont tenaunt à s'antr corsae.*
« J'ai des problèmes avec mes enfants. Du matin au soir ils sont toujours à 's'entre-courser' (chahuter). »

Par contraste, *eytr en train de* apparaît lorsque l'action découverte ou présentée échappe à la compréhension du ou des observateurs et résiste à toute tentative d'interprétation par référence aux cadres culturels disponibles :

19. *I descendit à bas, e ghi sq'i vit ? Adam q'etae assis su unne roche. I tae acangnè de même ; o unne ouistine, i tae en train de cafuter et d'atener des fourmions qi ne li avaen même ren fet.*
« Il descendait et qu'est-ce qu'il vit ? Adam assis sur un caillou. Il avait un air sombre et renfermé ; avec une badine, il agaçait et dérangeait des fourmis qui ne lui avaient rien fait. »

T'y es core a bère est reconnu comme conforme à des attentes, mais pas *i tae en train de cafuter*. De ce fait en train de renforce l'agentivité en soulignant l'initiative prise par le sujet, alors que *eytr a*, renvoyant aux déterminismes situationnels et culturels, réduit l'agentivité et la volition. Dans l'exemple suivant le fermier, réveillé par un bruit nocturne inquiétant, s'habille et sort vérifier ce qui se passe :

20. *Qe q'ce pouvae ben être q'on s'demandi doma coëff, ol eu pou yell etó. Du cou là j'enfili mes hann, j'mi mes bredquen et alli veir dehor qe qi s'bonnae. Je n'vi ren maen, les poules étae à cocallae chez les veizin d'unn manière poent ordinaire ; on s'en fut se recouchae et pe le jór d'aprèy o matin, je collationnae et dans le post j'ouie conta d'un tremblement d'terre.*
« On s'est demandé ce que ça pouvait être avec ma femme, elle a eu peur elle aussi. Je me suis habillé, j'ai mis mes chaussures et je suis allé voir dehors ce qui se passait. Je ne vis rien mais les poules étaient en train de caqueter chez les voisins d'une drôle de façon ; on est retourné se coucher et le lendemain matin, alors que je prenais mon petit déjeuner, ils ont parlé d'un tremblement de terre à la radio. »

Tout se passe comme si l'opposition entre conjonction et disjonction jouait non pas entre les interlocuteurs comme en français, mais entre le ou les observateurs et la scène : soit le locuteur pose (pour tout idéataire) la scène comme catégorisable, soit il la pose (pour tout idéataire) comme inintelligible. Le contraste conjonctif / disjonctif est schématiquement le même, mais configurationnellement il est positionné différemment. Ceci est lié d'une part à une distribution différente de la paire de périphrases en gallo par rapport au français, et surtout au fait que le gallo est une langue de contact avec le breton. En breton, le chemin syntaxique porte en position initiale non pas le thème (sur lequel règne un préaccord de principe locuteur / idéataire), mais la focale (l'élément sur lequel le locuteur concentre l'attention de l'idéataire en raison de son importance ou parce qu'il apporte une réponse à la question réelle ou supputée que le locuteur prête à l'idéataire (Bottineau 2006)) – dans le cadre de la TRI on dirait que la focale singularise l'élément (obligatoire) sélectionné par le locuteur en disjonction par rapport à l'allocutaire, puisqu'il faut qu'il y ait un tel élément pour justifier la prise de parole, mais selon nous c'est de l'idéataire au sens large que se dissocie la focale. On ne détaillera pas ici la situation du breton, fort complexe : retenons seulement le minimum nécessaire pour la compréhension du gallo, à savoir que (i) il y a deux périphrases verbales de type *être à* + infinitif (en fait, nom verbal), l'une formée avec le verbe *bezañ* « être », l'autre avec le verbe *emañ* proche de l'espagnol *estar*, mais formé par suffixation d'un déictique -

mañ de proximité spatiale ; (ii) le choix de la focale initiale est libre (le verbe, n'importe lequel de ses arguments, un circonstant), l'ordre des constituants étant géré par un système sophistiqué de conjugaisons (pronominales ou flexionnelles) et de connexions syntaxiques de la focale au verbe par des particules préverbales et/ou des mutations consonantiques (variables selon les dialectes) ; et donc, (iii) la nature de l'expérience sémantique terminale dépend à la fois du choix du verbe transitoire et de celui de la focale initiale (sujet, objet, verbe, circonstant...), ce qui démultiplie les chemins possibles et des produits sémantiques terminaux. Le point important pour le gallo est que (i) l'alternance des périphrases *romanes* que l'on y trouve est ou a été diglossiquement influencée par celle en parallèle des périphrases *celtiques* du breton, et (ii) ces périphrases romanes interviennent dans une chaîne syntaxique dont le constituant initial n'est pas invariablement thématique : il est fréquent en gallo et en français régional de Bretagne d'entendre des « aberrations » du type *du café vous aurez ?* « prendrez-vous du café ? » (titre d'une description du français de Douarnenez par Jean Le Dù), *C'est joli à lui* (« il est heureux », breton *Brav eo dezhañ* « joli est à lui »), *j'aimerais avoir la paix avec moi* « j'aimerais qu'on me laisse tranquille », etc. ; soit le vers suivant, extrait d'un poème gallésant *Pouéterie blleuve* (« Poésie bleue ») de Vonaod :

21. *Blleuve*

*La roche q'ét a dehorir
de desou la tère, ras les pâtis
« Bleue
La pierre de granit qui affleure
La terre, au ras des landes. »*

« La roche est à affleurer » ne fait pas sens en français et ne respecte pas l'exigence d'agentivité et de volition subjectale, mais elle devient intelligible si on prête au sujet le statut *focal* du sujet breton ; le sens est à peu près : « il y a la roche qui affleure » (je te fais voir la roche qui affleure, je focalise ton attention sur elle), mais sans la nuance « je te présente une scène anormale / exceptionnelle » - l'unicité de l'acte de focalisation en *eytr a* n'implique pas celle de la scène correspondante (pas d'hypallage ni « d'osmose » en phénoménogénèse). En breton, les deux verbes *être* permettent de marquer cette alternance : *bezañ oc'h* + nom verbal focalise un sujet engagé dans une action remarquable parce qu'exceptionnelle, du genre « il y a le chat qui aboie » (cf. le titre de l'album de Tri Yann, *An heol a zo glaz* « le soleil est vert », c'est-à-dire « tiens, le soleil est vert, aujourd'hui » (focalisation du sujet dont on prédique une propriété anormale).

22. *Un den bras, glas-du wisket, a oa o c'hortoz digor.*

« Un homme grand, habillé de bleu sombre, attendait qu'on ouvre. » (focalisation : « il y avait un homme grand qui attendait qu'on ouvre »)

Emañ oc'h + nom verbal, au contraire, présente une vision non dénoncée comme anormale, comme le fait le verbe *être* « renversé » *eo* (*melen eo an heol* « jaune est le soleil » pour le type « il y a le chien qui aboie », focalisation d'une propriété normale). Or *emañ* est ce *eo* (verbe *zo* « être » syntaxiquement inversé³) enrichi de *-mañ* (adverbe spatial), « est-là » (saturation de la focale par le déictique intégré au verbe). Ce verbe défocalise le sujet par inversion syntaxique interne et fait de la présentation un élément saillant mais non anormal.

³ Cette inversion est signifiée en breton par la particule préverbale : *S a zo Adj / Adj eo S*. Pour les autres verbes, la règle est *S/O a V* vs *Circ e V*. Il est tentant de considérer *eo* comme une contraction de **e zo*. C'est diachroniquement faux, et en synchronie Favereau (1997) ne relève qu'une occurrence hapactique dans toute la littérature. En attendant, *eo* fonctionne bien *comme s'il* s'agissait de *e zo*, y compris comme adverbe d'approbation : *A zo gwir* « est-vrai » (« oui ») / *Eo*. « si ».

23. *Emaon o tond.*

« J'arrive. » (j'obéis, je fais ce que tu me dis)

O tond emeon.

« J'arrive ! » (arriver est ce que je fais, tu le vois bien, inutile de répéter l'ordre)

24. *Met edo hon tren o vont da dreuziñ lenn-vor Jamaica.*

'Mais notre métro était à aller traverser la rade de la Jamaïque'

« Mais notre métro s'apprêtait à traverser la rade de la Jamaïque. » (»)

En gallo, la structure en *eytr a* « subsume » (terme de Delmas 2001) les valeurs relevant respectivement de *bezañ / emañ oc'h* breton, ce qui revient *en gallo* à faire alterner les rôles de thème et de focale à l'initiale sans marquer la commutation lexicalement ni grammaticalement et en déléguant sa détection à la pragmatique de l'interprétation (l'ancrage au contexte gauche notamment, en termes de continuité ou de rupture anaphorique). On a là un cas d'hybridation de la « chaîne informationnelle » tout à fait spécial, lié à l'amalgame de deux périphrases aspectuelles celtiques en une seule romane en situation de diglossie, avec confusion des types syntaxico-cognitifs (thème-rhème roman, focale initiale celtique, avec alternance sujet / propriété dans cette position); et il n'est pas possible de cerner la polyvalence de la périphrase verbale gallèse sans prendre en compte cette alternance typologique romano-celtique du statut de l'élément initial dans la prédication.

Conclusion

Chaque langue développe en diachronie des chemins vocaux de la phénoménogénèse par l'idéataire au sens où tout ceci a été défini. En principe une langue isolée va *singulariser* des chemins et des possibles cognitifs, mais les langues étudiées, de « grandes langues » par le nombre de locuteurs, des « langues ouvertes » par les échanges culturels translinguistiques, sont exposées à des situations de confrontation des pratiques discursives et de transmission des stéréotypes, par les media notamment. Les systèmes de comportements décrits, la conduite et le profilage vocal de l'idéation, ne doivent pas être considérés comme des systèmes hermétiquement clos, et la polyglossie sous toutes facettes perméabilise les frontières entre systèmes. Cette ambivalence est bien illustrée par les périphrases verbales d'inaccompli. D'un côté, la singularité des chemins propres tend à exacerber les différences. D'un autre, les contacts interculturels portent à l'expérience des sujets des actions de dire dans d'autres langues qui influencent leurs pratiques propres, limitant la marge de singularisation de leur appareil verbal et créant des dénominateurs communs stéréotypiques qui aligneront partiellement les besoins et les possibles à venir.

On observe donc inévitablement des zones de chevauchement et des zones de divergence. Mais en concevant l'acte de parole non pas comme un acte d'expression, mais comme un acte de construction du sens mental sous pilotage vocal, avec distribution cognitive sur le cerveau, le corps, et les consciences via l'environnement et ses affectations sémiotiques temporaires (oral) et symboliquement stabilisées (écrit), on se donne les moyens de suivre le parcours phénoménogénétique global de chaque acte langagier, de déterminer la contribution des opérateurs segmentaux, de profiler les parcours typiques, et d'explorer le rôle constitutif de la parole dans la condition humaine, l'émergence des comportements sociaux et des cultures, tant aux niveaux de la personne, des interlocuteurs, des communautés langagières ethniques ou nationales, et de l'évolution de l'espèce dans l'environnement qu'elle co-adapte par la coordination langagière, tant matériellement que sémiotiquement. On tente par là-même d'esquisser les bases d'un programme de recherche renouvelé pour les sciences du langage.

On a insisté sur la fonction phénoménogénétique de ces constructions : en faisant vivre à l'idéataire l'expérience sémantique de la construction du procès (couplage sujet / prédicat) *via*

une reconnaissance systématique des instants parcourus (*be*), on lui donne l'occasion d'apprécier le processus de différenciation entre les instants antérieurs et postérieurs, ce qui revient à constituer les domaines de l'accompli et de l'inaccompli en y recherchant la différence et en déterminant de quoi on « progresse » réellement en termes psychologiques (du connu à l'inconnu, de la mémoire à la découverte, du présupposé à l'inférence) et dialogiques (du désaccord au réaccord, de l'inertie bipolaire à l'énergie coordonnée autour d'une polarisation concertée). Ceci semble avoir largement échappé jusqu'à présent en raison de confusions terminologiques : parler de déroulement, de durée ou d'action en cours, c'est occulter le processus de différenciation ; parler d'accomplissement est ambigu ; parler de progression, *progress* et *progressive* en anglais, est, malgré les anathèmes de bon ton sur ce mot, la moins mauvaise solution pour se sensibiliser à cet aspect qualitatif du parcours, potentiellement présent au demeurant dans la distinction guillaumienne de omega et alpha, et soulignée en théorie des opérations énonciatives culiolienne par le recours aux opérateurs Qnt et Qlt.

On a insisté aussi sur la notion d'idéataire pour de multiples raisons : (i) la fonction d'idéation n'est pas réservée à l'allocutaire externe ; (ii) l'idée n'est pas donnée au départ, elle se forme par la parole ; et donc (iii) face à l'idéataire, le locuteur n'est pas un idéateur qui prédéterminerait la cible sémantique, mais un directeur vocal qui prend l'initiative de guider la communauté percevante vers un but recherché, un trésor sémantique rêvé dont ne sait pas au départ de quoi il sera réellement fait – ce qui permet au locuteur de fonctionner comme idéataire parmi les autres, voire comme idéataire exclusif. Rien n'est donné au départ.

Pour les périphrases verbales d'inaccompli, ceci est déconcertant : l'individu vivant, dans son expérience de tous les instants, est immergé dans l'en-cours, le devenir, le changement, la transition continue d'un accompli ouvert à un inaccompli ouvert ; en principe, la cursivité va de soi et ne devrait pas requérir de structure complexe pour s'obtenir. En réalité il en va autrement : les formes verbales n'expriment pas ce qu'on vit ou sait déjà, elles font construire une expérience sémantique contrefactuelle qui se veut autonome et relativement substitutive en regard de la sensori-motricité non verbale par laquelle on explore le monde et agit sur lui, sur les autres et sur soi-même : on ne décrit pas la progression, on l'invente ; et celle que l'on invente et différente de celle qui pourrait être décrite si le langage était représentationnel : la progression verbale n'est pas phénoménale, mais phénoménogénétique ; elle n'étudie pas la différenciation objective de l'accompli et de l'inaccompli objectif, mais cette différenciation dans le cadre de la progression psychologique et dialogique à travers laquelle la première se construit. On pourrait multiplier les exemples, comme le cas remarquable du tagalog : le déroulement se construit en cumulant les marques d'accompli et d'inaccompli (infixation et redoublement consonantique ou syllabique initial), un régal pour tout guillaumien qui se réfère à la définition du présent français dans *Temps et verbe* (superposition sténonomique des chronotypes omega et alpha). Faire construire une expérience sémantique de l'en-cours par le verbe intersubjectif en lieu et place de l'expérience sensori-motrice individuelle immédiate et en sa compagnie est une opération complexe qui co-indexe plusieurs progressions, les unes étant le chemin de production des autres. Coordonner par l'action vocale cette progression cognitive, tel est le rôle de ces périphrases.

Bibliographie

- Adamczewski, H. (1976), *Be + ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse de Doctorat d'Etat, Paris III.
- Adamczewski, H. (1980), « Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale », SAES, Actes du Congrès de Tours (1977), Didier Erudition.

- Adamczewski, H. (1991) *Le français déchiffré*, Paris, Armand Colin.
- Adamczewski, H et Delmas, C. (1982) *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin.
- Anscombre, J.-C. (2005), « Les deux périphrases nominales un N en train / un N en cours: essai de caractérisation sémantique », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa* 25, 103–117.
- Avezard-Roger, C. & Costaouec, D. (2005), « typologie de la syntaxe connective : en breton », Clairis, C., Chamoreau, C., Costaouec, C., Guérin, F. (dir), *Typologie de la syntaxe connective*, Presses Universitaires de Rennes, 91-105.
- Bénaben, M. (1993), *Manuel de linguistique espagnole*, Ophrys.
- Boone, A. & Joly, A. (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, L'Harmattan.
- Borillo, A. (2005), « Peut-on identifier et caractériser les formes lexicales de l'aspect en français? », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa* 25, 83–102.
- Bottineau, D. (2004), « Traductologie, linguistique et cognition : les procédés de traduction comme correction des écarts typologiques entre l'anglais et le français », Ballard, M. & Hewson, L. (dir.), *Correct, incorrect*, Artois Presses Université, Arras, France, 109-122.
- Bottineau, D. (2005a), « Prédication et interaction cognitive en basque », François, J. & Behr, I., *Les constituants prédictifs et la diversité des langues*, *Mémoires de la Société de Linguistique*, XIV, Peeters, Louvain, 97-132.
- Bottineau, D. (2005b), « Périphrases verbales et genèse de la prédication en langue anglaise », Le Querler Nicole et Bat-Zeev Shyldkrot Hava (dir.), *Les périphrases verbales*, *Linguisticae Investigationes Supplementa* 25, Benjamins, 475-495.
- Bottineau, D. (2006), « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19/20, juin-décembre 2006, 93-120.
- Bottineau, D. (2008), *L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème*, Philips, D. (ed), *La fabrique du signe : langue(s), langage(s), et émergence(s)*, Presses Universitaires du Mirail.
- Bottineau, D. (2010a), « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème », M. Banniard & D. Philips (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, 299-325.
- Bottineau, D. (2010b), « Language and enaction », Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (eds), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT, 267-306.
- Bottineau, D. (2010c), « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », A. O. Tchubaryan, E. I. Pivovar (éds), *Les sciences cognitives : questions et perspectives, Actes du 1^{er} séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21-22 septembre 2010*, Académie des Sciences de Russie & Université d'Etat pour les Sciences Humaines de Moscou, 177-222.
- Bottineau, D. (2011), « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives », Guignard J.-B. (dir), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, *Intellectica* 56, 2011/2, 187-220.
- Bouscaren, J. & Chuquet, J. (1987), *Grammaire et textes anglais : guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Cherchi, L. (1986), *La grammaire anglaise au fil des textes*, Editions de l'Aléï, Dijon.

- Chevalier, J.-C. & Delport, M.-F. (1995), « Temps des choses, temps de l'outil », *Modèles linguistiques*, VVI, 1, 149-164.
- Chuquet, H. (1994), *Linguistique contrastive et traduction. Le présent de narration en anglais et en français*, Ophrys.
- Cirot, G. (1931), "Ser and estar again", *Hispania*, 14, 279-288.
- Cotte, P. (1996b), *L'explication grammaticale de textes anglais*, P.U.F.
- Cotte, P. (1997a), *Grammaire linguistique*, Didier-Erudition.
- Cotte, P., Joly A., O'Kelly, D., Gilbert, E., Delmas, C., Girard, G., Guéron, J. (1993), *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette.
- Culioli, A. (1978a), « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives », in *Recherches linguistiques V, La notion d'aspect*, colloque organisé par le Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz (18-20 mai 1978), DAVID, J. & MARTIN, R. (éds), Klincksieck, 99-113.
- Culioli, A. ([1981] 1990), « Sur le concept de notion », *BULAG n°8*, repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation, t.1 : Opérations et représentations*, Ophrys.
- Curat, H. (1991), *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Droz, Genève.
- Darbord, B. (1992/90), « Le présent en espagnol », *ACLH* 4, pp. 271-277.
- De Glas M. & Descles J.-P. (1996), « Du temps linguistique comme idéalisation d'un temps phénoménal », *Intellectica*, 1996/2, 23, 159-192.
- Delmas, C. (2001), « Interpréter *be + -ing* », Ouattara A. (ed), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs*, Ophrys.
- Delmas C. et Girard, G. (1993a) « Grammaire métaopérationnelle et théorie des phases », in Cotte, P. et al., *Les théories de la grammaire en France*, Paris, Hachette Supérieur.
- Delmas, C. et al. (1993b) *Faits de langue en anglais*, Paris, Dunod.
- Delmas, C. 2000. « *be + -ing* ou comment énoncer le recyclage de la relation "partie / tout" », *Cycnos* 17, <http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=1712>
- Delmas, C. 2001. « Interpréter *be + -ing* », Ouattara A. (ed), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs*, Ophrys.
- Denez, P. (1986), « Contraintes formelles de la structuration de la phrase bretonne », in Carrer, P. et alii (1986), *Permanence de la langue bretonne, de la linguistique à la psychanalyse*, Institut Culturel de Bretagne / Skol Uhel ar Vro, Rennes, 19-44.
- Douay, C. et Roulland, D. *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- Douay, C. et Roulland, D. D. (1990), *Les mots de Gustave Guillaume*, Presses Universitaires de Rennes 2.
- Douay, C. et Roulland, D. (2007) « Imparfait français et relation interlocutive », 6ème Congrès International de Linguistique Générale, Saint-Jacques de Compostelle, 3-7 Mai 2004, *Actas del VI Congreso de Lingüística General*, Barcelone, 1537-1545.
- Douay C. et Roulland D. (2008) « L'Autre dans la langue : de la co-énonciation à l'interlocution », colloque du GRAAT *L'Autre / The Other*, Tours, sous presse.
- Dreano, P. (2005), *Grammaire du gallo*, Label LN, Ploudalmézeau.
- Dubos, U. (1994), *L'explication grammaticale du thème anglais*, Nathan, Paris.
- Favereau, F. (1997), *Grammaire du breton contemporain*, Skol Vreizh, Morlaix.
- Flamm, A. (1990), *L'analyse psychogrammaticale*, Delachaux et Niestlé, Lausanne.
- Fortineau, C. (1997), *Le gérondif espagnol. Éléments de syntaxe et de sémantique* [Chevalier, J.-Cl.], Thèse, Paris IV.
- Fortineau, C. (2001), « Gérondif et forme en *-ant* : problèmes de traduction », Macchi Y. (éd.), *Panorama de la linguistique hispanique*, Université Charles-de-Gaulle Lille 3, UL3 Travaux et recherches, 163-174.

- Franckel, J.-J. (1989), *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français. Langue et Cultures* 21. Genève : Droz.
- Franckel, J.-J., Paillard, D. & De Vogüé, S. (1987), « Extension de la distinction: discret, dense, compact, au domaine verbal » in David, J. & Kleiber, G. (eds), *Termes massifs et termes comptables*, Colloque de Metz, Recherches Linguistiques XII, Klincksieck, 1989, 239-247.
- Freysseilard, E. (1990), *Ser y estar, le verbe être en espagnol*, Ophrys.
- Furmaniak, G. (2005), "The *be* + *-ing* form: progressive aspect and metonymy". CORELA 3,2. <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=528>
- Girard, G. (1994a), « *Cease* + *to* + *V* / *Stop* + *V* + *ing* et la notion de 'sujet identique' », SIGMA, 16, 59-70.
- Girard, G. (2002), « Aspects, choix sémiques, valeurs de vérité ». V. Lagae, A. Carlier & C. Benninger (eds), *Temps et aspect : de la grammaire au lexique*, Cahiers Chronos 10, 79-96.
- Groussier M.-L. (2000), « La forme *be* + *-ing*, expression de la prédication de l'état de participation de l'actant principal (ou secondaire) à une occurrence du procès ». Cynos, vol.17, n° Spécial, 189-202.
- Guillaume, G. ([1929] 1965), *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Champion, Paris.
- Guillaume, G. (1971-1999), *Leçons de linguistique, 17 vol.*, Les Presses de l'Université Laval, Québec; Presses Universitaires de Lille.
- Hirtle, W. (1967) *The Simple and Progressive Forms. An Analytical Approach*, Cahiers de Psychomécanique du Langage, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Jacques, F. (1979) *Dialogiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Joly, A. (1964), « Esquisse d'une théorie de la forme progressive », *Les langues modernes*, n°3, mai/juin 1964, 36-58.
- Joly, A. & O'Kelly, D. (1990), *Grammaire systématique de l'anglais*, Nathan, Paris.
- Joos, M. (1964), *The English Verb*, The University of Wisconsin Press.
- Laca, B. (2005), « Périphrases aspectuelles et temps grammatical dans les langues romanes », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa* 25, 47-66.
- Lachaux, F. (2005a), « Le fonctionnement de la périphrase verbale *être en train de*, marque linguistique de la présence de l'auteur », Banks, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 213-229.
- Lachaux, F. (2005b), « La périphrase *être en train de*, perspective interlinguale (anglais-français): une modalisation de l'aspect? », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa* 25, 119-142.
- Lapaire R. et Rotgé W. (1991) *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Larreya, P. (1999), « *Be* + *-ing* est-il marqueur d'aspect ? », *Anglophonia / SIGMA*, 6, 135-150.
- Launay, Michel (1980), "Acerca de los auxiliares y frases verbales", *LEA*, 2/1, 39-79.
- Le Dù, J. (2002), *Du café vous aurez?*, Armeline, Crozon.
- Le Gléau, R. (1973), *Syntaxe du breton moderne (1710 – 1972)*, Editions La Baule.
- Le Gléau, R. (1999, 2000), *Etudes syntaxiques bretonnes* (4 vol.), Institut Culturel de Bretagne / Skol Uhel ar Vro, Rennes.
- Le Goffic, P. (1993), *Grammaire de la phrase française*, Hachette.
- Molho, M. (1975), *Sistemática del verbo español (Aspectos, modos, tiempos)*, Madrid : Gredos, 2 vol., BRH, II, Estudios y ensayos, 229.

- Mortier, L. (2005), « Les périphrases aspectuelles ‘progressives’ en français et en néerlandais: présentation et voies de grammaticalisation », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa 25*, 67–82.
- Pottier, B. (1995), “Le temps du monde, le temps de l’énonciateur et le temps de l’événement”, *Modèles linguistiques*, XVI, 1, 9-26.
- Renault, R. & François, J. (2005), « L’expression des TAM et la place des périphrases verbales dans trois langues », *Les Périphrases Verbales*, H. Bat-Zeev Shyldkrot & N. Le Querler (dir), Benjamins, *Linguisticae Investigationes Supplementa 25*, 27–45.
- Robert, S. (éd.). (2003), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Peeters, Louvain-Paris.
- Rothstein, P. (1976), « Temps, aspect et modalité : esquisse d’une combinatoire des formes de distanciation », *SIGMA*, 1, 8-94.
- Schmidely, Jack (1995), “*Ser es estar*”, *Lingüística española actual*, XVII/1, p. 69-75.
- Souesme, J.-C. (1996), « *Be + ing* et le passage à l’intérieur du domaine notionnel, *Modèles linguistiques*, XVII, 1, 133-148. »
- Tobin, Y. (1993), *Aspect in the English Verb*, Longman.
- Trehel-Tas N. (2007), *Parlons gallo*, L’Harmattan.
- Urien, J.-Y. (1989a), *La trame d’une langue : le breton*, Mouladurioù hor yezh, Lesneven.
- Urien, J.-Y. (1989b), « Le verbe *bezañ* et la relation médiante », *Klask 1*, Presses Universitaires de Rennes, 101-128.
- Urien J.-Y. (2005), « Cohabitation et conflit syntaxique dans le verbe *être* en breton », Lambert F. & Nølke, H., *La syntaxe au cœur de la grammaire, Recueil offert en hommage pour le 60^e anniversaire de Claude Muller*, Presses Universitaires de Rennes, 323-330.
- Vega y Vega, J. J. (1992), ““*Ser o no ser*”, un acercamiento pragmático a la utilización de *ser / estar* en español contemporáneo”, *ACLH* 4, 129-138.
- Vermeulen, A. (1965), « L’emploi de *ser* et de *estar* : question de sémantique ou de syntaxe », *BHi*, 67, 129-134.
- Vinet, J.-P. & Darbelnet, J. (1958), *Stylistique comparée du français et de l’anglais. Méthode de traduction*, Didier, Paris.
- Wilmet, M. (1980), « Aspect grammatical, aspect sémantique, aspect lexical : un problème de limites », in *Recherches linguistiques V, La notion d’aspect*, colloque organisé par le Centre d’Analyse Syntaxique de l’Université de Metz (18-20 mai 1978), David, J. & Martin, R. (éds), Klincksieck, 51-68.